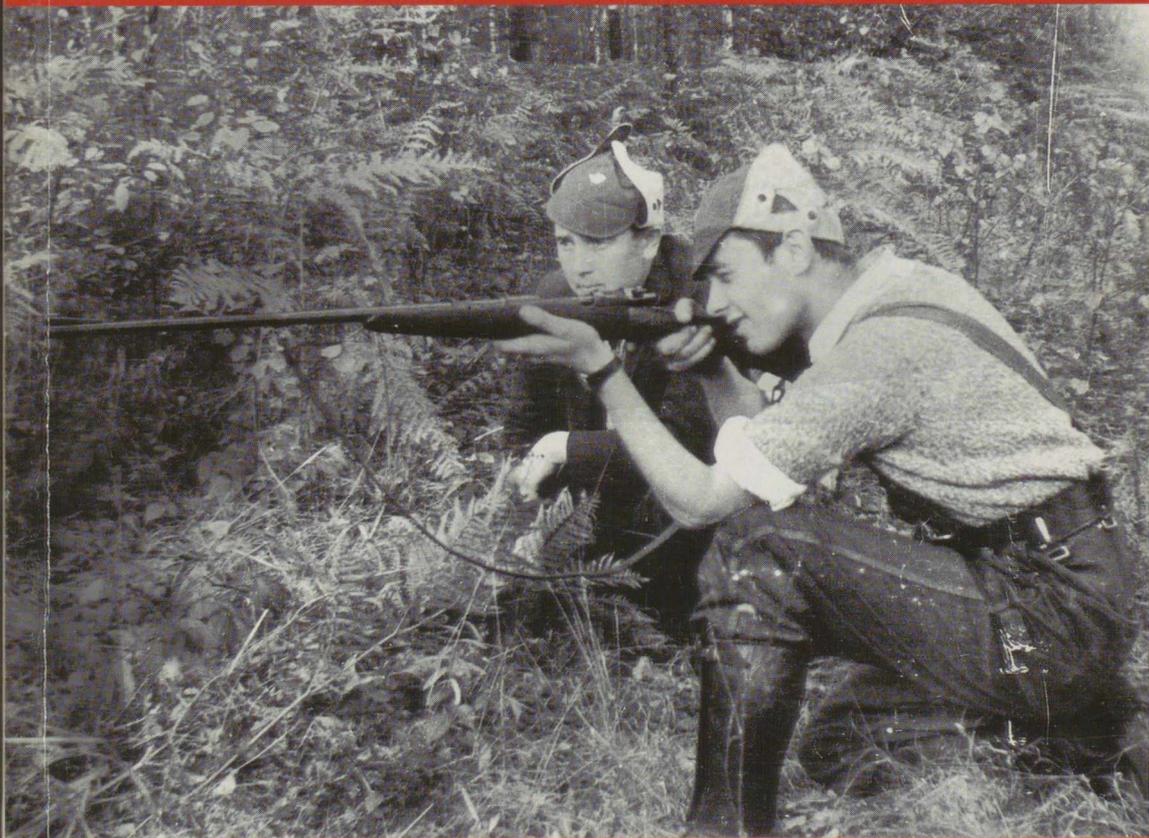


Marcel Franckson - Jacques Burniat

Chronique de la guerre subversive

1941-1944



**LE SERVICE HOTTON
EN THIERACHE**

FDM édition

A nos frères et sœurs d'Algérie
du Service Historique
liberté et la dignité humaine

MARCEL FRANCKSON
JACQUES BURNIAT

**A nos frères et soeurs d'armes
du Service Hotton morts pour la
liberté et la dignité humaine.**

**Le Service Hotton
en Thiérache**

1941 - 1944

FDM édition
Bruxelles

A nos frères et sœurs d'armes
du Service Hotton morts pour la
liberté et la dignité humaine.

Cet ouvrage a été conçu par **MARCEL FRANCKSON**
sous la direction de **JACQUES BURNIAT**

Marcel FRANCKSON

Professeur honoraire à l'Université Libre de Bruxelles
Ancien Chef du Groupe D du Service Hotton

et de

Jacques BURNIAT

Professeur honoraire de l'Université Libre de Bruxelles

Ancien prisonnier de guerre

CHRONIQUE DE LA GUERRE SUBVERSIVE

André VAN GLAENEK

Ancien Sous-Chef du Groupe D du Service Hotton

Jacques THÉVIN

Groupement

Le Service Hotton en Thiérache

Groupement

Ancien Chef de Groupe D du Service Hotton

Groupement D du Service Hotton

François MATHOT

Agent du SOE parachuté pour le Service Hotton

1941 - 1944

pour remercier Monsieur

Gerard MATHIEU

pour les services qu'il a fournis à l'équipe

de la Thiérache

**FDM édition
Bruxelles**

MARCEL FRANCKSON
JACQUES BURNIAT

CHRONIQUE
DE LA
GUERRE SUBVERSIVE

Le Service Hotton
en Thésaurie

Couverture : Maquis du Lohan, octobre 43
Stan (à gauche) et Sacha en embuscade.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© FDM édition

34, rue Van Shoor, 1030 Bruxelles.

D/1996/7724/1

FDM édition
Bruxelles

Cet ouvrage a été conçu et rédigé
sous la direction de
Marcel FRANCKSON
Professeur honoraire à l'Université Libre de Bruxelles
Ancien Chef du Groupe D du Service Hotton

et de

Jacques BURNIAT
Professeur honoraire de l'Enseignement Supérieur
Ancien prisonnier de Breendonck

avec la collaboration active de

André VAN GLABEKE
Ancien Sous-Chef du Groupe D du Service Hotton

Jacques GUSTIN
Ancien Chef de section du
Groupe D du Service Hotton

André MAIRIAUX
Ancien Chef de section du
Groupe D du Service Hotton

François MATHOT
Agent du SOE parachuté pour le Service Hotton

* * *

Nous remercions Monsieur
Gérard MATHIEU
pour les conseils qu'il a prodigués à l'équipe tout au long de la
gestation de l'ouvrage.

* * *

Cet ouvrage a été conçu et rédigé
sous la direction de
MARC FRANKSON
Professeur honoraire à l'Université Libre de Bruxelles
Ancien Chef du Groupe D du Service Historique

et de

Jacques BURNIAT
Professeur honoraire de l'Enseignement Supérieur
Ancien prisonnier de Brésançon

avec la collaboration active de

André VAN GLABECKE
Ancien Sous-Chef du Groupe D du Service Historique

Jacques GUSTIN
Ancien Chef de section du
Groupe D du Service Historique

Les auteurs et toute l'équipe participante expriment leur infinie reconnaissance à Madame Monique Delvaux-Béroudia qui a pris en charge la dactylographie des manuscrits avec un dévouement extrême.

Ils remercient très vivement
Madame Fernande Bürkli-Franckson d'avoir assumé la correction des textes avec une grande vigilance.

Bruxelles, le 19 mars 1996.

* * *

**LA RESISTANCE FUT UN MOUVEMENT
ACTIF RASSEMBLANT DES HOMMES ET DES
FEMMES DE TOUTES CLASSES SOCIALES
CONTRE L'IDEOLOGIE QUI SACRALISE LE
MYTHE DE LA RACE SUPERIEURE ET
L'ASSERVISSEMENT DE L'INDIVIDU A
L'ETAT.**

*Interpellation du visiteur à son entrée dans le pavillon du
maquis sur le site historique de Brûly-de-Pesche.*

LA RESISTANCE FUT UN MOUVEMENT
ACTIF RASSEMBLANT DES HOMMES ET DES
FEMMES DE TOUTES CLASSES SOCIALES
CONTRE L'IDEOLOGIE QUI SACRALISE LE
MYTHE DE LA RACE SUPERIEURE ET
L'ASSERVISSEMENT DE L'INDIVIDU A
L'ETAT.

Intelligence du village a son entrée dans le pavillon de
L'histoire fut écrite sur le site historique de Brûly-de-Pesche
reconnaitre à Madame Marie-Odile Delvaux-Dérouille qui a
pris en charge la typographie des manuscrits avec un
dévouement rare.

Ma mère Fernande Duvill-Francoeur d'avoir assumé la
correction des textes avec une grande vigilance.

Bruxelles, le 19 mars 1996.

PREFACE

Evadé de Belgique en mars 43 et volontaire pour les missions spéciales du SOE, je fus parachuté pour l'Armée Secrète, sous le nom de Rosalie dans les Ardennes en avril 44. Je fus ainsi écarté de ma Thiérache natale pendant les années cruciales 1943 et 1944.

Je fis la connaissance de mes futurs amis du Service Hotton après ma démobilisation en 1945. Ma famille avait tissé des relations étroites avec plusieurs responsables de leur maquis; mon père, médecin à Cul-des-Sarts, soignait leurs malades et blessés; mon jeune frère, adolescent à l'époque, remplissait les fonctions de courrier avant de devenir lui-même maquisard; mes soeurs assuraient l'accueil des clandestins à notre domicile, que nous appelions sous l'occupation "une maison sûre".

Après la guerre, rapidement mêlé aux chaleureuses retrouvailles des anciens du Service Hotton à Brûly-de-Pesche, j'appris progressivement leurs exploits antérieurs et fus séduit par le sens de la fraternité qu'ils maintenaient entre eux au fil des années.

Pour les habitants de la Thiérache profondément patriotes, démocrates et anti-nazis, ces anciens étaient considérés comme les enfants du pays, comme les authentiques représentants de la mythique "Armée Blanche". La chapelle du maquis, érigée, grâce à la générosité du notaire Charles Claes, près d'un poste de garde de leur dernier camp à Brûly-de-Pesche, symbolisait la fierté de notre population et contrebalançait la rancoeur d'avoir abrité le GQG d'Hitler pendant la campagne de France en juin 1940.

Il n'est donc pas étonnant que l'administration communale de Couvin ait voulu dès 1980 créer un musée du maquis et le consacrer au Service Hotton. Comme échevin, ensuite comme bourgmestre, j'ai participé à l'élaboration du projet puis j'eus la tâche difficile mais aussi la grande joie de pouvoir le mener à bonne fin.

Le choix du site historique de Brûly-de-Pesche semblait particulièrement propice: il avait le privilège de présenter côte-à-côte le souvenir de l'agresseur ayant nié les droits et la dignité de l'homme et celui de l'opprimé ayant osé rompre ses chaînes et reprendre le combat.

J'ai suivi de près la progression de l'aménagement de cette exposition permanente: d'une part la recherche opiniâtre de la Fraternelle du Service Hotton pour rassembler archives et matériaux devant illustrer les thèmes choisis et d'autre part, le talent créateur de Gérard Mathieu, véritable metteur en scène, à qui la ville de Couvin avait confié la décoration du site.

Le résultat est une réussite; la grande majorité des visiteurs apprécie la qualité du message, mais nombreux sont ceux qui déplorent l'absence d'une documentation à laquelle ils puissent se référer ultérieurement et conserver comme souvenir de la visite de ce haut lieu de la Résistance. Gérard Mathieu et moi-même avons dès lors incité la Fraternelle du Service Hotton à publier le livre manquant, à écrire et faire vivre les sujets abordés dans le pavillon.

Le professeur Franckson a rassemblé autour de lui une équipe d'amis enthousiastes qui oeuvra pendant deux longues années.

Ce travail d'équipe a engendré un ouvrage qui ne se résume pas au simple déroulement chronologique des épisodes. Son but est de raconter pourquoi et comment leur réseau naquit, dut combattre et s'adapter pour accomplir la mission confiée par le SOE. On sent dans l'écriture le souci didactique et la rigueur d'un homme de science, mais on est emporté par les narrations vivantes, parfois truculentes, de cet ancien carabin apprécié pour son sens de l'humour par tous ses anciens frères d'armes.

Cette présentation originale seule nous paraissait justifier la publication d'un livre supplémentaire sur la résistance belge.

Les événements récents suggèrent en outre que de telles publications sont encore nécessaires. Nous avons naïvement cru après la fin de la seconde guerre mondiale que tout ce qui avait été dévoilé sur la monstrueuse conception nazie du monde et les atrocités qu'elle avait engendrées, auraient assagi l'humanité pour de longues années. Les résurgences éparses du racisme, l'intégrisme niant le droit à la différence, les génocides de Bosnie et du Rwanda, la passivité des peuples civilisés devant ces horreurs et l'absence de châtiment de leurs sanglants auteurs doivent entraîner un sursaut de conscience de tous les gens de bonne volonté.

Le vrai révisionnisme est l'oubli, l'impunité est le levain des crimes de demain. Comme le disait prophétiquement Winston Churchill, le vieux lion britannique:

"Oublier le passé, c'est se condamner à le revivre".

Docteur Georges André
Bourgmestre honoraire
de Cul des Sarts et de Couvin.
Avril 1996.

Avertissement au lecteur

Ce livre fait découvrir divers acteurs parfois difficiles à identifier à travers les récits. Présentés sous leur véritable identité, ils sont aussi cités par leurs pseudonymes successifs. La clandestinité et ses contraintes de sécurité ont obligé la plupart d'entre eux à changer de surnom à la suite d'événements tragiques.

Pour faciliter le parcours du lecteur, un index alphabétique complet des noms et des surnoms figure en fin d'ouvrage.

PROLOGUE

Depuis le nord de l'Entre Sambre et Meuse d'amples vallonnements où alternent pâturages et cultures, se succèdent en direction de la Thiérache. De-ci de-là, des clochers bulbeux jaillissent des villages tapis au creux des vallées. Le paysage change après Philippeville. La vision englobe soudain une vastitude inattendue barrée au loin par une immense forêt dont les crêtes s'élèvent progressivement jusqu'au plateau de Rocroi. Ici commence la Thiérache, limite extrême du massif ardennais. Au-delà de Couvin et de son église juchée sur un rocher dominant l'Eau Noire, la route de Cul-des-Sarts serpente à travers les bois. Au débouché d'une dernière courbe, une curieuse construction apparaît sur la gauche: une pyramide d'ardoise reposant sur quatre colonnes. C'est le monument aux morts du Service Hotton, communément appelé la chapelle du maquis. En face, un chemin vicinal conduit au village tout proche de Brûly-de-Pesche.

Jusqu'à ces dernières années peu de gens connaissaient ce petit village, comptant à peine quelques dizaines d'habitants, simple clairière de moins de cent hectares au milieu de la vaste forêt couvrant la Thiérache de la Meuse à Trélon. C'est là que, fin mai 1940, Hitler fit aménager son grand quartier général après avoir vidé la région de ses habitants. C'est aussi de là qu'il conduisit sa guerre-éclair contre la France en juin 1940. Par une ironie du sort, quatre ans plus tard, notre groupe transplanta son dernier maquis dans les bois tout proches pour mener pendant deux mois une campagne ininterrompue de harcèlement contre les voies de communication de la Wehrmacht.

La ville de Couvin s'est saisie de cette coïncidence pour reconstruire, à l'emplacement du GQG allemand, les deux chalets tyroliens dans lesquels vécut Hitler en juin 1940, mais elle voulut que ceux-ci deviennent les "Chalets de la mémoire". L'un est consacré à l'agression nazie de 1940; l'autre, à la résistance à l'oppression nazie en Thiérache. Les autorités communales proposèrent à la fraternelle du Service Hotton de prendre en charge la décoration du second.

Dans le pavillon qui leur a été confié, les anciens maquisards dont la cohorte s'amenuise avec le temps, ont voulu au départ d'un exemple régional, expliquer pourquoi et comment naquit la Résistance, comment elle dut s'organiser pour survivre et se développer, quelles furent les contraintes qui imposèrent son implantation, ses objectifs et ses méthodes.

L'exposition réalisée à Brûly-de-Pesche semble être appréciée favorablement par la majorité des visiteurs. Ce constat a incité un groupe d'anciens du maquis à utiliser les matériaux, accumulés pendant plusieurs années à cette fin, pour atteindre un public plus vaste par la diffusion d'un livre. Pour décorer le pavillon consacré au maquis en Thiérache, notre groupe avait dû, en effet, exhumer les archives de 1940-1945.

Les archives contiennent plusieurs types de documents:

1°. Les rapports d'activités des différents groupes du Service Hotton rédigés après la Libération ainsi que les minutes des débriefings auxquels les responsables de ces mêmes groupes ont été soumis d'octobre 44 à janvier 45 par les majors Manlinson et Bodington de la délégation à Bruxelles des "Special Forces" (nom donné à l'époque au SOE).

En outre, les minutes d'un débriefing en janvier 45 par le CIC (Counter Intelligence Corps) du QG américain de Namur complètent les informations précitées.

Ces documents renseignent la liste complète des activités, des opérations et de leurs caractéristiques techniques. Ils ne mentionnent aucun nom de participant.

2°. Les dossiers individuels établis en vue de la reconnaissance des agents du Service Hotton comme résistants armés, comprenant la liste des activités et de chacune des opérations auxquelles ils ont participé. Ces documents renseignent parfois l'identité de coéquipiers ayant pris part aux mêmes actions.

3°. Une documentation technique fournie par François Mathot dit Valentin seul agent du SOE parachuté pour Hotton ayant survécu à la guerre. Elle traite de l'organisation de la guerre subversive par le SOE et de sa participation personnelle à celle-ci.

4°. Un ensemble de notes, de messages, de tracts, d'instructions et de faux papiers datant de la clandestinité.

La conjonction des deux premières catégories d'archives a permis d'établir la liaison entre les opérations et leurs auteurs. Cependant pour mieux personnaliser les participations, il a été nécessaire de faire appel aux souvenirs des survivants. La disparition de nombreux résistants de choc dans les 45 années qui suivirent la fin de la guerre nous a privés de nombreux témoignages exceptionnels et par la même nous a empêchés de narrer certains épisodes de manière détaillée.

Néanmoins nous avons bénéficié de la collaboration de survivants de notre groupe: Irène Benoit épouse Mazy (Francine), Michel Béroudia (José), Rita Bonjean-Demonceau, Jacques Burniat (Pilule), Robert Ciparisse (Félix), Célestin Evrard (Strangler), Marcel Franckson (Martial), Jacques Gustin (Roland), Francine Laudelout-Van Roos (Marie), Arthur Leroy (Martin), André Mairiaux (Constant), Louis Pasteger (Grand père), André Van Glabeke (Stan). Nous devons également remercier François Mathot, pour les renseignements inestimables qu'il nous a procurés.

Leurs souvenirs ont été soit écrits soit recueillis sur bandes magnétiques au cours de nombreuses entrevues et confrontés ensuite avec les archives. Ce recours aux sources a permis d'écarter toute déformation des événements évoqués cinquante ans plus tard et d'expurger les passages où subsistait une discordance entre témoignages d'acteurs d'un même épisode.

Divers chapitres contiennent des cartes et schémas explicatifs. Un appendice comportant des annexes techniques ainsi que la liste des principaux personnages mis en scène complète l'ouvrage.

La Résistance à l'occupation allemande 1940-1944 fut d'abord un état d'esprit: le refus psychologique d'accepter le caractère définitif des écrasantes défaites polonaise, norvégienne, puis occidentale de mai et juin 1940, le désir d'effacer la honte ressentie devant l'impérite que nos démocraties parlementaires venaient de démontrer face au totalitarisme. Ce fut un acte de foi relayant l'appel prophétique lancé par le Général De Gaulle le 18 juin 1940; un acte de foi en la détermination des Britanniques symbolisée par Winston Churchill et en l'inéluctable coalition qui devait se créer pour faire échouer le rêve d'hégémonie mondiale d'un fou qui grâce aux 34% des suffrages obtenus aux élections de 33 avait pu fanatiser la grande majorité de la nation allemande.

La Résistance fut une révolte spontanée qui naquit simultanément dans de nombreux foyers épars dans l'Europe occupée; elle concrétisait pour les opprimés la volonté de ne pas attendre passivement leur libération mais de lutter activement par tous les moyens possibles contre un système dans lequel les libertés individuelles, l'émancipation de la personne humaine, la justice et la tolérance étaient niées au nom de l'asservissement à un état raciste divinisé.

La Résistance ne fut pas l'apanage d'un parti politique ou d'une classe sociale particulière: le besoin de participer à la lutte contre l'occupant nazi naquit tant chez des étudiants et des intellectuels que chez des bourgeois, des ouvriers et des paysans. Des chrétiens et des juifs pratiquants côtoyèrent dans un esprit fraternel des athées francs-maçons, socialistes et communistes.

De un à deux milliers d'opposants actifs au début 1941, la Résistance belge grossit en progression géométrique pour atteindre quatre-vingt mille agents en

L'ADIEU A L'ARDENNE

EN ROUTE VERS MANHAY

A quelques km de la Baraque de Fraiture, qui culmine à 652 m d'altitude, se situe le petit bourg de Manhay. A l'époque de notre récit, la N15 le traverse venant de Bastogne et remontant vers le nord pour atteindre Liège. C'est également le carrefour des routes de campagne ralliant par l'ouest les villages de Dochamp, Erezée, Mormont et par l'est le village de Bra d'où l'on atteint Trois-Ponts.

Des forêts s'étalent autour des villages où la vie paraît s'écouler paisiblement loin de la fureur de la guerre.

Seul le sifflet et les cahotements du tramway vicinal venant de la gare de Melreux viennent rompre la quiétude des lieux. La courageuse loco, habillée de sa carapace de tôles couleur vert épinard entraîne ses wagons à la queue leu leu comme autant de petits blocs nous rappelant les jouets de l'enfance.

Charles Jacoby, dit Charlot en est le seul maître à bord. Son *look* dans un uniforme bleu foncé, son képi coiffé gaillardement, ses yeux noirs et rieurs, sa gentillesse, son bagout, ont créé la légende de *l'homme de la ligne*.

Manhay est une étape importante pour le groupe des résistants formé par Butch (Marcel Franckson).

En juin et juillet 43 de nombreux membres avaient été arrêtés rendant la situation en ville de plus en plus dangereuse. Il était impératif pour la survie de tous de quitter la cité. Ordre est donné à chacun de rallier au plus tôt et individuellement ce premier maquis.

Simba (André Van Glabeke) se souvient :

"Lors d'une rencontre chez un de mes parents à Bruxelles, Butch me fit part de l'installation de notre premier maquis en Haute Ardenne dans une grosse villa isolée au lieu dit "Bellair" à la sortie de Manhay vers la Baraque de Fraiture. J'accueillis cette nouvelle avec un réel soulagement et c'est très confiant que le 15 juillet 43 je pris le train à Bruxelles jusqu'à Marloie, puis de là vers Melreux.

J'y fus reçu par le chef de gare, Octave Dehives, membre de notre organisation. Celui-ci me guida aussitôt vers l'arrêt du vicinal menant à Manhay, terminus de la ligne. En vue du convoi, je fus pris en charge par un homme chaleureux appelé "Charlot" employé sur la ligne.

Je commençais ainsi ma vie de maquisard. Assis sur le marchepied du fourgon-arrière, je contemplais pour la première fois les profondeurs de l'Ardenne et ses mille cachettes possibles bien loin de la traque de la Gestapo. Le petit vicinal, tout en cubes, semblait glisser sur les hautes herbes qui venaient caresser la pointe de mes bottines. Le beau temps, le jeu des lumières à travers le défilé de sapinières et de futaies, tout en me rassérénant ne pouvaient m'empêcher de revoir en pensée les longs mois vécus en ville sur un qui-vive permanent.

Je ressentais encore au fond de moi-même la crainte de l'arrestation et l'angoisse de tout ce qui en découle. Je préférais ne pas y penser. Ma rage d'aboutir et ma volonté d'accepter les risques (bien qu'à 18 ans, il est difficile de les mesurer exactement) m'aidaient à éclipser ces appréhensions déprimantes. A cet âge, un certain goût de l'aventure n'était pas, non plus, exempt de mes motivations. De plus, j'avais découvert auprès de mes copains une camaraderie exceptionnelle confortée par un idéal commun. Notre jeune chef dirigeait l'équipe avec une fermeté et une intelligence qui rassemblaient avec bonheur des individualités différentes. Au chalet, la majorité d'entre nous allait se rencontrer pour la 1ère fois.

Mon premier contact avec Butch remontait à l'automne 42. Poursuivant mes études en classe de poésie à l'Athénée de Koekelberg -tout en participant à la résistance- je m'étais pris d'amitié pour Pierre Van Steenberghe, un gars de rhétorique. Celui-ci m'avait dévoilé son appartenance à un groupe fondé à l'ULB par des étudiants et m'avait proposé de rencontrer un des principaux dirigeants. L'entrevue n'avait pas tardé, me permettant ainsi de faire la connaissance de Marcel Franckson qui s'était présenté sous le nom de "Butch" et de Jacques Burniat (Pilule) qui l'accompagnait. Je fus assez impressionné par l'autorité naturelle qui émanait de Butch; âgé d'à peine 20 ans, il avait la maturité et la gravité d'un homme fait. Tandis que notre trio déambulait sous les platanes du boulevard, Butch m'avait signalé en quelques paroles particulièrement fermes et sans ambiguïté ce qu'une adhésion au groupe représentait: un engagement total et sérieux à participer à toutes les actions; l'impossibilité de reculer après avoir été pris dans l'engrenage et enfin une chance statistique de six mois de survie. Il avait ajouté ensuite que je ne devais me prononcer qu'après mûres réflexions.

Après cette rencontre, j'avais passé une très mauvaise nuit, partagé dans mes cauchemars, entre l'image d'un peloton d'exécution et mon lancinant désir de rejoindre ceux qui déjà assumaient à part entière les risques du combat clandestin. A l'aube, il me semblait avoir vieilli de plusieurs années mais ma décision, débarrassée des brumes du mauvais sommeil, m'apparut avec clarté. Le jour même je portais une réponse positive à Butch, l'étudiant

en médecine. En ce moment-là, je ne soupçonnais pas que j'allais désormais me retrouver souvent à ses côtés et qu'après les actions citadines et les opérations de guerre dans les maquis successifs, nous nous retrouverions ensemble à la libération ayant échappé à tous les pièges et presque seuls rescapés des premières heures. Quelques jours après cette entrevue décisive, j'avais été associé à une opération de renseignements ayant pour objectif l'évaluation du parc de camions stationnés à l'intérieur du stade du Heysel. L'abondance des patrouilles ennemies avait gêné le repérage qui fut reporté à une date plus favorable.

En attendant d'être requis à nouveau, Butch avait marqué son accord afin que je maintienne les contacts avec le groupe que J. Brack (Cyclone) -compagnon de classe- avait rejoint dans le Condroz. J'avais déjà été sollicité antérieurement et j'avais poursuivi ma quête de cachettes pour les réfractaires au travail obligatoire en Allemagne. Les mois s'écoulant, j'étais de plus en plus tiraillé entre la poursuite de mes études et la volonté de participer à part entière à la Résistance et j'avais finalement décidé d'abandonner ma classe de rhéto.

Avec la bénédiction de Butch, je m'étais retrouvé du côté de Ciney accueilli et logé par les soins du FI.

Ce mouvement avait édifié dans la région une structure efficace comportant le logement, le ravitaillement des réfractaires et la collecte d'informations nécessaires au sabotage des entreprises travaillant pour l'ennemi. Au cours de mes pérégrinations dans le secteur, j'avais côtoyé des commerçants aisés et des cheminots avec famille nombreuse à la limite de la misère. Les uns comme les autres, liés par une cause commune m'avaient offert le gîte et le couvert avec la même générosité.

C'est à Ciney que j'avais rencontré un machiniste d'une trempe peu ordinaire: René Paquay. Avec ses compagnons cheminots il avait formé une cellule de combat ayant pour objectif de retarder, détourner ou saboter les trains militaires circulant sur cette importante ligne. "La bataille du rail" était déjà bien engagée. R. Paquay, sous le surnom de commandant Maxime, allait avec son groupe de partisans armés devenir un ennemi redoutable pour la Reichbahn et pour l'Allemand occupant le pays.

En me rappelant ces visages, je songeais que rencontrer de tels "durs" avait été pour moi une véritable aubaine. La toile d'araignée tissée par la Résistance continuait à s'étendre.

Un cahotement du wagon et le paysage se modifiant sous mes yeux me ramenèrent à la réalité de l'heure; le convoi longeait une grand route et arrivait en vue d'un carrefour. Instinctivement je me remettais sur mes gardes; il était plus sage de réintégrer le fond du fourgon. On entra dans le village de Manhay et quelques cent mètres plus loin la petite loco stoppait devant la gare terminus. Les passagers étant descendus, Charlot, tout sourire venait me rejoindre et me présentait "Gros Dédé" (André Michils) -que je connaissais

de renom- qui était monté dans un autre fourgon par mesure de sécurité. Après une brève explication sur la position du chalet nous remercions notre convoyeur. Une étape nouvelle commençait. Chargés chacun d'une valise nous remontions la N15 direction Baraque de Fraiture.

Des hautes futaies bordaient la route sur notre droite, par contre à gauche nous longions une jeune sapinière tellement touffue que la lumière n'atteignait pas le sol. A la 1ère alerte nous étions prêts à plonger dedans. Dédé me racontait qu'il avait été arrêté par les boches et que lors de son transfert vers l'Allemagne, il était parvenu à sauter du train en marche. Il n'avait aucune envie de se faire pincer à nouveau.

Au bout d'une demi-heure nous découvrons sur notre gauche une allée discrète bordée de sapins; elle menait à une grande bâtisse en pierre, à deux étages, coiffée d'une toiture style chalet. Niché à 200 m de la route, l'ensemble n'était visible que de la grosse ferme bâtie sur la crête de la route: la ferme de Bellair. Au chalet nous retrouvions nos copains de Bruxelles. Butch, heureux de compter encore deux recrues de plus nous accueillait avec satisfaction -les voyages n'étaient pas sans risques- et nous faisait visiter l'intérieur de l'habitation. Clephte¹ et Mathieu étaient déjà arrivés. D'autres allaient suivre: Maurice, Lawrence, Bob, Jacquot, Charles, de nouvelles têtes: Bill et Arthur; aviateurs de la RAF, récupérés après la chute d'un Lancaster abattu dans la région de Liège.

Deux jeunes filles nous aidaient pour la tambouille: Stella², soeur de Lawrence, et Alice recherchée par la police allemande. Tout ce petit monde logeait au chalet. De temps à autre Deffe (Renaud Franckson) dans le rôle d'intendant venait nous rendre visite. Mathieu et moi, nous nous partageons une grande chambre située au second étage et donnant sur l'arrière du bâtiment. Accoudé à la fenêtre, j'admirais la succession des collines boisées. Sur ces vastes étendues de sapins, le soleil couchant semblait déverser toutes ses réserves de couleur. Que c'était beau l'Ardenne! Je m'y sentais vraiment plus en sécurité que nulle part ailleurs auparavant.

UN AMBITIEUX PROJET

Notre réseau n'était pas seul à implanter un essaim de frelons dans la forêt ardennaise en cet été 43 ; d'autres organisations actives, confrontées aux mêmes problèmes, y apportaient la même solution. Cependant, nous ne

¹ Respectivement : Pierre Van Steenberghe, Jean Lejour, Joseph Druet, Albert Lacroix, Robert Van Gremberghe, Jacques Tarride et Christian Mannie.

² Respectivement : Esther Lacroix et Ida Rahier.

rejoignons pas l'Ardenne pour y chercher notre voie, mais pour y réaliser un vaste projet de sabotage des chemins de fer. Celui auquel nous nous adonnions avait germé dans l'esprit de Marcel Franckson père avant que celui-ci ne doive s'évanouir dans la nature en février 43 et devenir, en apparence du moins, le paisible Mr Douchamps.

En 41, il avait loué une ferme isolée dans le vallon de Melines, près de Soy, non loin de la ligne vicinale Melreux-Manhay. Sa famille et lui s'y rendaient fréquemment en ces temps de disette pour y entretenir un grand potager et se ravitailler auprès de fermiers voisins. Au cours de ces déplacements, il avait rapidement sympathisé avec le jeune et dynamique chef de gare de Melreux, Octave Dehives. Il ne fallut pas longtemps pour que celui-ci fut enrôlé dans notre réseau sous le pseudonyme de Francis et devienne le chef de notre antenne locale. Francis entretenait des contacts permanents avec l'armée belge des partisans du secteur Melreux-Marche-Laroche dont un des responsables, François Warny alias Odon, travaillait également à la gare de Melreux.

Lors de ses fréquents séjours en Ardenne, Mr Franckson père avait pu appréhender l'importance du trafic d'un type spécial de trains de marchandises composés de wagons appelés *Talbot*. Ces convois véhiculaient le minerai de fer depuis les mines de Lorraine jusqu'aux hauts-fourneaux du sillon Sambre-et-Meuse, nourrices des usines métallurgiques contraintes de travailler pour la machine de guerre allemande. Pour traverser le massif ardennais, ce trafic ne disposait guère que de 3 lignes.

- Luxembourg-Liège via Ulflingen, Gouvy et Trois-Ponts;
- Arlon, Libramont, Jemelle et Marloie, avec au départ de ce double noeud les embranchements vers Liège par la vallée de l'Ourthe, vers Namur et vers Dinant à travers le Condroz;
- enfin, la voie ouest reliant Virton à Dinant en passant par Bertrix et Vonèche.

Les trains Talbot formaient d'imposants convois comportant de 23 à 29 wagons pesant chacun 61 tonnes en charge; leur traction mobilisait de puissantes locomotives à quatre essieux moteurs des séries 30, 31, 36 et 38. Ces machines étaient gourmandes: elles consommaient environ 20.000 litres d'eau aux 100 km. Malgré la grande capacité de leurs tenders (atteignant jusqu'à 24.000 litres d'eau) les trajets accidentés de plus de 200 km à travers l'Ardenne leur imposaient un ravitaillement en cours de route. Des stations d'épuration et de pompage, implantées près de bassins artificiels ou de cours d'eau, leur fournissaient une eau de qualité indispensable à la production de vapeur. Les eaux épurées étaient refoulées vers des châteaux d'eau d'où elles étaient distribuées aux tenders par de grosses tuyauteries en fonte dont l'extrémité en forme de potence (les *grues hydrauliques*) débitaient jusqu'à 2.000 litres minute.

Par nos agents cheminots, le père Franckson obtint aisément des précisions non seulement quant à la densité du trafic des trains Talbot mais aussi et surtout quant aux emplacements et aux caractéristiques des stations d'épuration du massif ardennais, voire même les plans de certaines d'entre-elles. Il n'en existait que douze. Que l'on parvienne à les détruire, on perturberait les transports d'une manière beaucoup plus économique et durable qu'en opérant des coupures répétées de rails même accompagnées de déraillements. Cette option était d'autant plus fondée que la SNCB ne possédait guère de pompes ou de matériel d'épuration de réserve. On imagine aisément

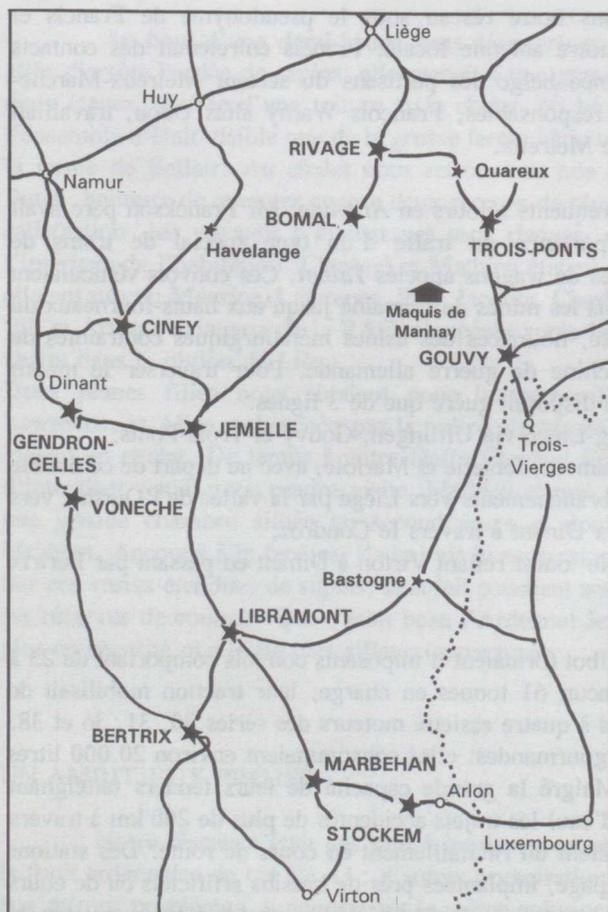


Fig. A. Le réseau ferroviaire de l'Ardenne en 1940, et le ravitaillement en eau des locomotives à vapeur.

le temps qu'eut pris le remplissage des tenders au moyen de tuyaux d'arrosage branchés sur les canalisations publiques ou par des chaînes de requis se passant des seaux de 10 L! Les pomperies n'étaient pas gardées, l'ennemi n'ayant jamais imaginé qu'un esprit retors ou subtil penserait à les supprimer. Le point essentiel: parvenir à mettre les 12 stations simultanément hors service.

Au printemps 43, cette idée n'était encore qu'au stade d'avant-projet; celui-ci n'avait été discuté qu'entre un nombre restreint d'initiés, parmi lesquels Francis, Odon et Butch. Ce dernier, chargé d'évaluer les besoins globaux en explosifs pour réussir l'opération, les estimait à 150 à 200 kg minimum. Tant que nous ne disposions pas d'un pareil stock, il était prématuré et même contre-indiqué de se lancer dans une programmation détaillée, en raison de fuites toujours possibles.

Un événement fortuit mit le projet concrètement en chantier.

Des membres de l'Armée Belge des Partisans venaient de réussir un coup fumant. Ils avaient arraisonné un camion se rendant régulièrement à la poudrière de Clermont-sous-Huy pour y prendre livraison d'explosifs destinés aux charbonnages et aux carrières. Le chauffeur du camion était toujours accompagné d'un gendarme armé, par crainte d'une attaque éventuelle. Vaine précaution: sous la menace des armes, trois Partisans avaient rapidement neutralisé les deux occupants du camion en route pour la poudrière. Le gendarme délesté de son uniforme et de son équipement, ainsi que le chauffeur furent cachés et maintenus sous bonne garde pendant que le camion pourvu d'un nouveau chauffeur et d'un nouveau gendarme prenait le chemin de Clermont. Il entra dans la poudrière sans éveiller le moindre soupçon et en ressortit tout aussi normalement, chargé de la livraison prévue: 750 kg de dynamite et leurs accessoires de mise à feu. Un pactole! L'équivalent de 10 containers de parachutage type H1.

Le camion, rapidement détourné vers l'Ardenne, fut dissimulé dans une ferme à Beffe, puis la nuit suivante, amené à Devantave. De là, le curé du village, l'abbé Désirant, et Tarzan (Alfons Possemiers), le cerveau du hold-up, partirent cacher le butin dans le Bois du Pays, entre Erezée et Grand-Ménil. Fin mai, Tarzan et l'abbé furent hélas arrêtés³. Odon se retrouva seul à la tête du groupe des Partisans et de la précieuse dynamite dont il pouvait à tout moment craindre la saisie par l'ennemi au cas où les tortures infligées aux deux détenus leur arracheraient des aveux.

³ condamnés à mort, ils furent fusillés à la citadelle de Liège le 21 août 43.

Dès juin, Odon nous communiqua qu'il était en possession de ce pactole, qu'il le mettait à la disposition du plan de sabotage des pomperies et qu'il était prêt à y participer avec ses équipes.

C'était l'occasion rêvée pour organiser la transhumance du groupe action de Bruxelles vers un premier maquis ardennais. Le PC de Mr Douchamps fut implanté dans une villa située dans un endroit tranquille non loin du village d'Erezée; elle avait été louée normalement par Fernand Bodson, agent non recherché de notre groupe renseignements de Bruxelles. Charles Jacoby de son côté avait trouvé une base à l'orée du bois de Manhay pour y accueillir le maquis; il avait tissé un réseau local de complicités capable d'assurer le ravitaillement de 25 personnes et avait obtenu l'appui de la gendarmerie de Manhay, acquise à la Résistance, pour assurer une surveillance discrète dans son district. Le PC et le maquis étaient ainsi distants de moins de 15 km et bénéficiaient pour leurs transports du voisinage du précieux tram vicinal Manhay-Melreux et de l'ancrage ferroviaire à ce dernier point stratégique. La date du transfert de Bruxelles à Manhay fut fixée à la mi-juillet 43. Seule l'équipe de Butch y opéra sa concentration; en effet celle de Grand Marcel (Marcel Demonceau) avait été anéantie à Bruxelles entre le 30 juin et le 10 juillet⁴.

Dès que le groupe se fut rodé à sa nouvelle vie en commun et eut repris son homogénéité après le départ de quelques inadaptables, le plan de sabotage fut dévoilé aux futurs participants. Ce plan avait immédiatement séduit les jeunes par son audace et son intérêt stratégique mais les avait aussi quelque peu décontenancés par l'importance, la précision et la coordination des opérations requises de la part d'exécutants habitués à des actions ponctuelles.

Un travail préliminaire s'imposa: se pourvoir de véhicules; nous ne disposions, en effet, que de vélos offerts par un de nos agents de Bruxelles, Clairon (Marcel Huyneghem), le propriétaire des Huileries Jettoises. Un don, camouflé en simulacre de vol, nous procura la camionnette d'une laiterie de la région. D'autres membres du groupe, Tintin (Sébastien Watticant) et Charles (Christian Mannie), nous amenèrent de Bruxelles la grosse moto-sidecar Gillet 600 cc que nous avons enlevée au début juillet lors du pillage du garage des Volontaires du Travail⁵ à Ixelles. Voyage sans incident: l'équipage était pourvu d'authentiques ordres de mission, dûment cachetés, dérobés lors de cet "emprunt".

⁴ Voir chapitre 2 page 60.

⁵ organisme créé en fin 40 sur le modèle des chantiers de jeunesse allemands, italiens et vichyssois, devenu un suppôt de l'Ordre Nouveau.

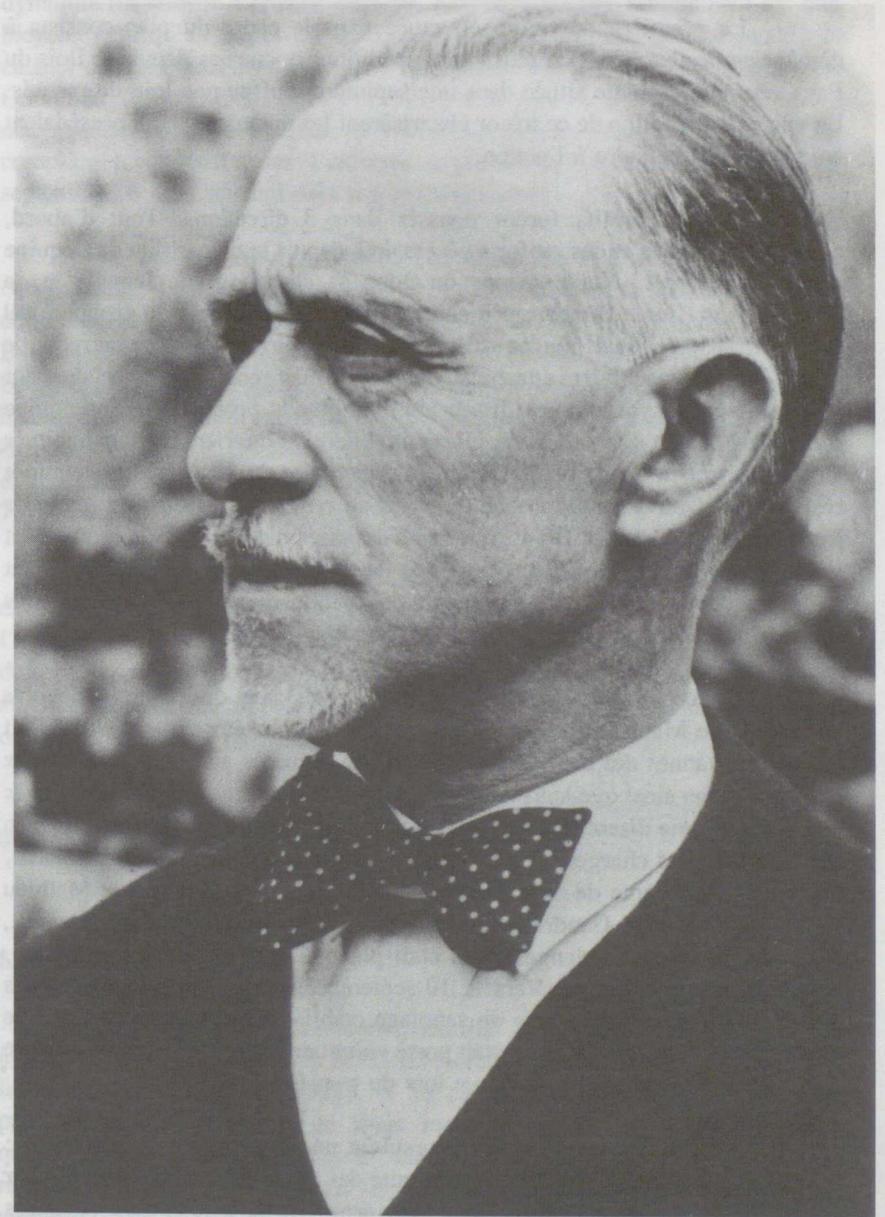


Fig. 1. Marcel Franckson père (M^r Douchamps, Nestor), ingénieur-en-chef à la SNCB.

Membre-fondateur du Comité de Surveillance,
 Chef du FIN puis de la Région II du Service Hotton.
 Arrêté le 27 mai 44, mort dans les bagnes nazis.

La première opération effectuée dans le cadre du plan consista à déménager les explosifs en plusieurs expéditions nocturnes depuis le Bois du Pays vers une cachette située dans une sapinière touffue non loin du maquis. La vue et la palpation de ce trésor électrisèrent les maquisards; ils possédaient enfin l'outil nécessaire à l'action.

Les préparatifs furent poussés dans 3 directions. Tout d'abord, s'assurer des alliés et des renforts nécessaires depuis la disparition de l'équipe de Grand Marcel. Nous savions qu'Odon se chargerait de Jemelle et de Bomal. Pour Ciney, Simba reprit contact avec Maxime, chef du groupe local des Partisans; il l'avait rencontré lors de son séjour en Condroz au mois de juin. Maxime, machiniste attaché au dépôt de Ciney, connaissait parfaitement les installations hydrauliques; il accepta d'emblée la proposition. Son équipe n'avait nul besoin d'instructions: elle comprenait des ouvriers carriers habitués au maniement de la dynamite. Par l'intermédiaire de Francis, un cheminot résistant de Gouvy fut approché. Charles se rendit sur place; en quelques jours, les deux hommes firent les reconnaissances des objectifs et recrutèrent l'équipe qui dynamiterait les pomperies de Gouvy et de Trois-Ponts⁶. Il fut enfin convenu que les membres de l'équipe Butch demeurés à Bruxelles seraient mobilisés en Ardenne dans la seconde quinzaine de septembre⁷.

La seconde tâche concernait la reconnaissance des objectifs dévolus au maquis de Manhay ainsi que des voies d'approche et de retraite. Il fallait étudier les vannes des bassins d'alimentation, les accès aux pomperies et aux châteaux d'eau ainsi que leurs caractéristiques. A partir du 15 août, nous *fîmes charrette* comme disent les architectes lorsqu'ils s'affairent à terminer un plan et son cahier des charges, à la différence qu'il s'agissait dans le cas présent, non d'un programme de construction mais de destruction! Simba et Mathieu visitèrent Bertrix et Gendron-Celles; Bob et Dédé, Vonèche et Libramont, Hohneck (Norbert Coulanges), qui était planqué avec sa femme à Samrée, descendit jusqu'à Rivage. Vers le 10 septembre, toutes les reconnaissances étaient terminées et les plans de sabotage établis, à l'exclusion de celui de Stockem pour lequel Clephte s'était porté volontaire, bien qu'il souffrît encore d'une blessure à la jambe survenue lors du transfert des explosifs.

Une troisième tâche fut poursuivie parallèlement à la précédente: l'acheminement de la dynamite à proximité des objectifs, de façon qu'au jour J, les saboteurs n'aient à coltiner que leurs armes de défense et les accessoires de mise à feu: détonateurs, mèche bickford et cordeau détonant assurant la simultanéité de l'explosion de plusieurs charges. Une caisse de 25 kg de

⁶ Cette équipe s'intégra dans le Groupe E du Service Hotton en avril 44.

⁷ Il s'agissait notamment de Tintin, retourné à Bruxelles après son voyage à moto, de ses 2 frères (les 3 watts) de Machavoine (Robert Labruyère) et de Pierre Romainville.

dynamite fut allouée à chaque objectif. Elle était amenée nuitamment sur une bicyclette jusqu'au dépôt du tram vicinal à Manhay où Charlot Jacoby la cachait dans un coin du fourgon; le lendemain, elle gagnait ainsi Melreux où Odon l'expédiait par chemin de fer jusqu'à sa gare de destination. Là, un de nos agents, venu du maquis, la réceptionnait soit pour la remettre à un complice local, soit pour l'enterrer à proximité de l'objectif. A la mi-septembre, 9 sites avaient déjà été approvisionnés.

La machine tournait rond. Les complicités locales fonctionnaient correctement. Le ravitaillement suivait. Les maquisards se soumettaient à un entraînement physique sévère sous le contrôle de Dédé, moniteur d'athlétisme; Butch leur apprenait l'ABC du petit dynamiteur en commentant le manuel belge des troupes du génie. Une seule ombre au tableau, notre armement hétéroclite: nous ne possédions que 3 carabines Mauser 14-18 transformées en armes de chasse, quelques fusils à deux canons calibre 12 tirant à courte distance les redoutables ballettes à sanglier et une dizaine de pistolets calibres 7,65 et 9 mm.

Nous recevions régulièrement la visite de "Monsieur Douchamps"⁸, chef respecté et incontesté, qui, malgré ses 59 ans, montait allègrement à vélo l'éprouvante côte du Bois du Pays séparant le PC du maquis. Il analysait nos données et plans d'un oeil critique proposant parfois des reconnaissances supplémentaires ou complétant nos informations par celles qui lui parvenaient de Bruxelles, Liège ou Melreux.

A la mi-septembre, nous pouvions raisonnablement supputer que le grand feu d'artifice pourrait exploser à la fin du mois.

LA CHUTE

Le 15 septembre, la situation bascule: Deffe, notre intendant, se rend à Marche; des membres de la SIPO (Sichereitspolizei) croient reconnaître en lui un agent anglais parachuté et le capturent avec un grand luxe de précautions. Cet accident ne nous met pas en danger immédiat: bien qu'appartenant à une famille de "bandits"⁹, il n'est pas personnellement recherché et n'est pas armé au moment de son arrestation; il est futé; en aiguillant adroitement ses interrogatoires, il pourra probablement se présenter comme simple réfractaire au travail.

⁸ Plus tard : Oncle Nestor ou Nestor.

⁹ Il est le frère de Butch et comme lui le fils de Mr Douchamps.

Le même jour, se produit un accroc aux conséquences plus graves. Clephte, sous-chef du maquis, s'est rendu la veille à Stockem; il y a rencontré son contact local, a visité l'objectif et récolté les renseignements techniques nécessaires au calcul des charges. Au retour, la fourche avant de son vélo se brise : il s'empale le visage au-dessus de la lèvre supérieure sur un débris et se fracture le nez. Revenu à lui, ayant abondamment saigné, il se traîne au camp au prix de plusieurs syncopes. Faciès tuméfié, affaibli, incapable de manger, il ne peut être soigné au maquis. Butch le fait conduire à Oster chez un médecin ami qui accepte de l'héberger.

Le 18 septembre, Butch autorise Simba et Renard (Fernand Gracia) à se rendre dans l'après-midi chez le médecin pour prendre des nouvelles du blessé et savoir quand il sera en état de reprendre son service. C'est une entorse aux règles de sécurité: nous aurions dû confier cette mission à une de nos agentes féminines moins sujettes aux contrôles; de toute façon ce déplacement paraît anodin en raison de l'absence de police et de troupes ennemies dans la région. Les 2 hommes, armés chacun d'un pistolet 7,65 mm, quittent le camp en camionnette et gagnent Oster par des chemins secondaires. Ils dissimulent le véhicule derrière une haie épaisse et poursuivent à pied.

Lorsqu'ils sonnent à la porte du médecin, ils aperçoivent deux militaires allemands accompagnés d'un chien au carrefour du village distant d'une centaine de mètres. Ils ne se méfient pas; ce sont les deux forestiers locaux; ils ont une réputation de militaires paisibles et laissent les villageois vivre tranquillement.

Simba et Renard pénètrent dans le cabinet du médecin: celui-ci est occupé à soigner la plaie de Clephte, la leur montre et se déclare optimiste quant aux suites. L'entretien est interrompu par la sonnerie de la porte. La mère du médecin ouvre celle-ci: les visiteurs parlent allemand! Simba ne peut imaginer qu'ils viennent les traquer; sinon pourquoi auraient-ils sonné? Nos deux maquisards préfèrent cependant disparaître. Renard sort par l'arrière et traverse la cour qu'une barrière sépare du bois. Il s'apprête à la franchir lorsqu'il s'avise qu'un des forestiers le regarde et a saisi le fusil qu'il portait à la bretelle. Renard dégaine à son tour. Trop tard: une balle le cloue au sol. Simba, réfugié dans l'arrière-cuisine est pétrifié par la soudaineté du coup de feu: il voit son compagnon s'écrouler l'arme au poing; il le croit mort bien qu'il entende un des Schleus beugler: "Doktor, doktor". Il se ressaisit et tandis que le premier boche s'approche de Renard et que le second grimpe l'escalier à la recherche de l'autre bandit, il en profite pour s'esquiver par la porte d'entrée demeurée grande ouverte. Il gagne le bois tout proche suivi un moment par le chien des Schleus, heureusement silencieux.

Que faire seul avec un pistolet 7,65 mm contre deux ennemis armés de carabines express et en alerte. Il lui faut avertir immédiatement le maquis: avec des renforts, il existe peut-être une chance de récupérer le ou les blessés

avant que la SIPO de Marche n'atteigne les lieux? Mais comment faire vite? Seuls Maurice et Renard savent conduire; de plus, la clé de contact de la camionnette est dans la poche de ce dernier. Au pas de course, à travers champs, il parcourt les 3 km le séparant du camp. Tout en se concentrant pour maintenir le train, il ne peut s'empêcher de maudire sa naïveté d'avoir cru en l'existence d'Allemands inoffensifs. Essoufflé, il met Butch au courant. Ce dernier le calme, rassemble les 8 maquisards disponibles et leur expose succinctement le plan et les dangers de l'opération. Tous sont volontaires pour la tentative de sauvetage.



Fig. 2. Une partie du groupe au camp de Manhay en août 43.

De gauche à droite, assis : Mickey, Lawrence (tué le 19 septembre 43), Gros Dédé, Arthur (aviateur anglais), Daniel, Fons. Debout : Bob (Spada) fusillé en juillet 44, Bill (aviateur anglais), Jacquot, Simba (Stan), Charles (Kid), Maurice (Tarras) fusillé en juin 44.

Sans véhicule, nous nous hâtons vers Oster par une voie détournée pour échapper à la vue de l'ennemi. Approche hélas trop lente. Lorsque nous arrivons à la demeure du médecin, l'obscurité est tombée. Nous dissimulant le long du muret du jardin, l'arme pointée vers la maison, nous découvrons un charroi important ainsi que des civils et des militaires qui apparaissent furtivement dans les éclairs des torches ou devant des phares partiellement occultés. Nous sommes trop peu nombreux et trop mal armés pour engager une action avec la moindre chance de succès. De plus, dans l'obscurité nos balles et nos ballettes risquent de frapper nos amis, le médecin et sa famille

mêlés aux ennemis devant la maison. Impuissants, nous ne pouvons qu'assister au départ du convoi.

Dès que les bruits de voiture se sont évanouis, Butch pénètre dans la demeure. La femme du médecin, atterrée, choquée par le drame, lui apprend, par bribes et entre deux sanglots, que Renard n'est pas mort mais sérieusement blessé à la cuisse et que son mari a été emmené avec les deux blessés.

Revenus au chalet, nous tenons un rapide mais morne conseil de guerre. Nous savons que les sbires de la SIPO vont profiter de l'état de nos deux blessés pour les torturer et les faire avouer avant qu'ils ne puissent récupérer leurs forces. Nous devons abandonner le chalet dès ce soir pour éviter la traditionnelle attaque à l'aube. Mais, nous ne pourrions lever définitivement le camp que demain, car le déménagement nécessite un camion pour transporter équipement, explosifs et provisions. Deux positions de repli ont été prévues: l'une à l'Estinal dans le Bois du Pays; l'autre au-delà de la Baraque de Fraiture. Malgré l'éloignement, nous optons pour la seconde, inconnue des blessés.

Nous munissant uniquement de couvertures et d'un en-cas, nous partons bivouaquer dans la forêt, de l'autre côté de la route de Liège à la Baraque de Fraiture, dans un endroit d'où nous pouvons aisément observer les abords du chalet. Pendant que Bob organise le bivouac, Butch pédale rapidement jusqu'au PC de Mr Douchamps. Ce dernier quittera Erezée dès le lendemain pour une "maison sûre" à Liège et alertera les groupes de Melreux et de Bruxelles. Au retour, Butch s'arrête à Manhay chez Charlot Jacoby pour lui signifier que lui et les agents locaux en rapport direct avec le maquis disparaissent et demeurent introuvables jusqu'à ce que le jeu soit calmé.

*
* *
*

Le 19 septembre au matin, les environs sont déserts: aucun promeneur suspect, aucun mouvement de troupes ni dans les bois ni sur la grand-route. Après une inspection minutieuse des abords, nous décidons de revenir au chalet pour organiser promptement le déménagement. Les consignes sont répétées: en cas d'attaque, ne pas tenter de résister sur place pour éviter l'encerclement; se replier immédiatement vers la sapinière touffue, à 400 m de là, dans laquelle est situé le second chalet; se rassembler près de celui-ci pour gagner la grande forêt attenante.

Maurice et un convoyeur s'en vont à vélo quérir le camion à 8 km du camp: il a été convenu avec le propriétaire que, moyennant un simulacre de vol et grâce à la complicité de la gendarmerie belge locale, nous pourrions

disposer de l'engin. Un rôle de garde est établi: Spada désigné comme guetteur monte dans le nid de pie construit dans un gros sapin proche de la cuisine: de là, la vue embrasse la grand-route et le chemin d'accès au maquis. Vite à l'ouvrage: nos deux maquisards s'empressent à la préparation d'un casse-croûte; une corvée ramène du dépôt 4 caisses de dynamite et leurs accessoires de mise à feu; les autres rassemblent les impedimenta à l'endroit où le camion vient se ranger vers 14 h. Les sacs à dos et les fusils sont alignés à côté des bagages lourds.

Le chargement commence. Butch le surveille tout en scrutant constamment les alentours: ce retour forcé au camp le contrarie et même l'inquiète, ce qui n'est pas dans son tempérament; il se sent pour un bref moment à la merci des événements. A 15 h, par une trouée entre les bosquets, son regard se porte à nouveau vers la ferme de notre ami Lacasse située sur une butte à quelques centaines de mètres du camp, butte dont les pentes herbeuses descendent jusqu'à celui-ci. Il se croit victime d'une hallucination: dans la cour de la ferme, deux officiers allemands, aisément reconnaissables à leurs culottes d'équitation et à leurs hautes bottes noires, debout à côté d'une moto-sidecar, fixent le camp à la jumelle! Butch se précipite pour interroger le guetteur. Au même instant, Bob jaillit à l'arrière du chalet en criant: "Les boches sont là". Dans l'esprit de tous, sauf du sien bien entendu, cette alerte laconique signifie que les ennemis abordent l'allée menant de la route au chalet. Erreur: ils se sont infiltrés vers le nord dans le petit taillis bordant le chemin d'accès, hors de la vue de la sentinelle, évitant, en outre le roncier et le réseau de barbelés que nous avons établi à l'ouest du camp. Leurs éléments de tête sont à peine à 10 mètres de nous lorsqu'ils sont repérés par Bob. Ne les sachant pas si proches, Butch rentre au chalet y prendre sa veste, son ceinturon avec ses cartouchières et son casque; il dit à Stella de s'emparer de la mallette à documents et de le suivre. Avant qu'il n'ait l'occasion de se harnacher, des coups de fusils éclatent. Du perron arrière du chalet, il embrasse la scène. En un instant: la pagaille. A gauche, des feldgraus et des soldats de la luftwaffe émergent des bosquets en ordre dispersé: l'ennemi a visiblement ramassé à la hâte toutes les troupes disponibles. Au centre de la pelouse, Lawrence couché face contre terre: il venait de saisir son fusil lorsqu'il fut tué d'une balle en plein dos tirée par un ennemi surgi à 5 mètres derrière lui. Vingt mètres sur la droite, au milieu de la pelouse, Simba, un genou en terre, ajuste ce boche avec sa carabine; celui-ci se planque aussitôt. Les autres maquisards ont déjà disparu derrière l'épaisse haie séparant le camp des pâtures au nord-est; certains n'ont pas eu le temps de s'emparer de leurs fusils; les deux aviateurs anglais hébergés au maquis se sont lancés vers l'est.

Butch se glisse également vers l'est en contournant le camion pour éviter les tirailleurs ennemis qui se déploient de l'autre côté du chalet. Au moment où il atteint l'arrière de la benne, il lâche son ceinturon. Il se baisse pour le ramasser. Il se relève: à l'avant du camion, un Allemand met en joue Simba découvrant ainsi son flanc droit! Le GP crache, le boche chancelle;

Butch disparaît dans les buissons. Stella ne l'a pas suivi: dès qu'elle a vu le corps étendu de son frère Lawrence, elle a lâché la mallette et s'est précipitée vers lui.

Au tir sporadique des Mauser font place maintenant les longues rafales d'une mitrailleuse à tir lent, apparemment une vieille Maxim de 14-18¹⁰. La cascade de détonations provient du nord, probablement du chemin vicinal de Vaux-Chavannes, bordant les prairies: l'ennemi essaie de couper la retraite vers la sapinière; il semble bien renseigné sur notre manoeuvre.

Butch est demeuré le dernier. Au moment où il franchit l'extrémité est de la haie et s'engage à découvert, il voit quelques maquisards bougeant dans la sapinière. Aucun d'eux n'a été touché; certains ont sauté d'un seul bond des clôtures de pâtures au lieu de les longer! Dire, se dit Butch, que la moitié d'entre eux n'étaient pas foutus de sauter une hauteur d'un mètre à l'entraînement! On devrait tirer à la mitrailleuse derrière les sportifs lors des championnats pour améliorer les performances. Ces pensées l'empêchent de s'appesantir sur la précarité de son sort: il est maintenant seul à foncer à travers la pâture, seul dans la ligne de mire: GP dans la main gauche, casque, ceinturon et veste dans la main droite; vêtu d'un pull-over blanc à larges bandes noires, il doit représenter la cible idéale. Heureusement pour les autres quelques instants auparavant et pour lui maintenant, l'ennemi n'a pas prévu la présence d'un troupeau de vaches dans le champ de tir: des bêtes sont touchées; toutes sont affolées et courent en tous sens, gênant le mitrailleur. Les balles piaulent au-dessus de la tête de Butch, devant ou derrière lui; elles coupent l'herbe avec le bruit d'une faux, se fichent en terre sous ses pieds. Plus que 20 mètres, ... plus que 10 mètres et l'incroyable se produit à nouveau: il atteint indemne la sapinière; les dernières balles s'incrument dans les troncs des sapins. Le tir s'arrête. Près de la corne du bois, Charles et Jacquot (Jacques Tarride) l'ont vu et l'attendent, calmes, casque en tête et carabine Mauser en main. Présence réconfortante: à trois ils forment une arrière-garde bien armée. Pendant que Butch achève de s'équiper et de fixer la crosse de son GP¹¹, Charles rompt le silence:

- "On ne croyait pas que tu t'en sortirais."
- "Remercions les vaches et ce con de mitrailleur qui n'a pas bloqué sa pièce, son tir était très dispersé", répond Butch.

¹⁰ Les anciennes mitrailleuses avaient une cadence de tir ne dépassant pas 400 coups/minute, ce qui paraissait lent par rapport au dernier modèle allemand (MG 1942) dont la cadence atteignait 1200 coups/minute!

¹¹ Le pistolet Browning GP calibre 9 mm possédait une crosse en bois se fixant à l'arrière de l'arme et permettant de transformer celle-ci en une petite carabine à tir rapide.

- "N'empêche" dit Charles, "on voyait les balles faucher l'herbe devant et derrière toi."
- "As-tu repéré d'où il tirait?"
- "Oui, du chemin à la sortie du bois de Manhay, à environ 200 mètres de notre passage, en contrebas."

Charles, manches de chemise retroussées, présente une large entaille saignante à la face externe du bras. Butch l'interroge du regard.

- "Je n'ai rien senti", lui répond Charles, "j'ai dû m'accrocher aux barbelés d'une clôture."
- "Un barbelé ne fait pas une entaille au vide-pommes", lui rétorque Butch, "c'est un cadeau de la mitrailleuse."

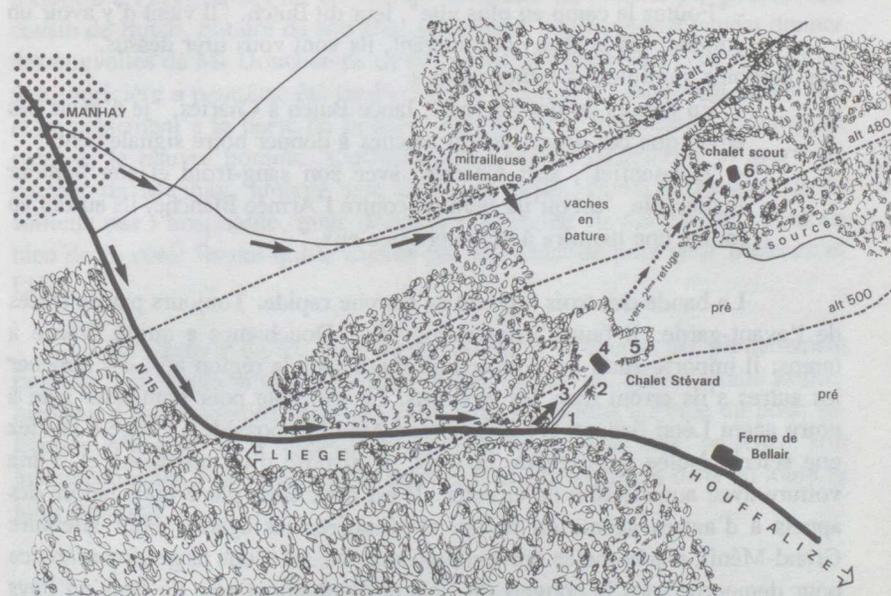


Fig. B. L'investissement du maquis de Manhay le 19 septembre 43.

1. Embranchement du chemin d'accès
2. Poste de guet (sapin)
3. Approche des fantassins allemands
4. Emplacement du camion
5. Tennis
6. second chalet

Les flèches noires indiquent le cheminement de l'ennemi; la flèche pointillée, la retraite des maquisards vers le second chalet.

Ensemble, ils se sentent mutuellement ragaillardis. Leur première tâche: retrouver les autres et se regrouper. Charles n'est pas optimiste; il croit avoir entrevu ces derniers quittant la sapinière en direction de Vaux-Chavannes. Ils fouillent cependant le bois qui, en effet, paraît vide. Ils sont à proximité de la petite cabane, derrière le second chalet, où sont entreposés la réserve de dynamite, les mèches Bickford et les détonateurs. Pour apaiser sa rage, Butch propose de faire sauter les 150 kg restants. Idée acceptée mais qu'ils n'ont pas le temps de mettre à exécution: des bruits de voix et des aboiements de chien leur parviennent du chemin de Vaux-Chavannes bordant la sapinière au nord. S'ils s'éternisent, les Allemands leur couperont la retraite. Se faufilant rapidement à travers plusieurs sapinières successives, ils distancent les aboiements et peuvent s'engager sur le chemin. Ils y rencontrent, se dirigeant vers Manhay, trois garçonnets sidérés à la vue de ces hommes armés, casqués, la mine patibulaire.

- "Foutez le camp au plus vite", leur dit Butch. "Il vient d'y avoir un combat; les boches nous suivent, ils vont vous tirer dessus."

Les bambins s'enfuient à toutes jambes.

- "En dehors du danger réel", lance Butch à Charles, "je n'avais pas envie que ces gosses soient amenés à donner notre signalment."

- "L'essentiel", sort Charles, avec son sang-froid et son humour inaltérable, "est qu'ils aient rencontré l'Armée Blanche; ils auront au moins une histoire à raconter chez eux."

La bande des trois reprend sa marche rapide. Toujours pas de traces de l'avant-garde. Il faut s'assurer que Mr. Douchamps a quitté Erezée à temps; il importe aussi de trouver un refuge dans la région afin d'y ramener les autres s'ils errent dans les environs. Le trio opte pour demander aide à notre agent Léon Sadzot: il habite Grand-Ménil et possède à Forge-à-la-Plez une scierie isolée à l'orée de la forêt; il dispose d'un téléphone et d'une voiture avec autorisation de circuler. Il est donc bien placé pour lancer des appels à d'autres agents du réseau et récupérer les égarés. Pour atteindre Grand-Ménil, nos hommes doivent parcourir les 3/4 d'une large circonférence pour demeurer sous le couvert du Bois de Soplaimont puis du Bois du Pays et aboutir ainsi à 4 km de leur point de départ. Les aboiements sont plus lointains, mais l'ennemi poursuit sa traque. Une seule solution: emprunter le lit d'un ruisseau sur une distance suffisante pour faire perdre leur piste au chien. Les bottes de Butch sont imperméables; celles de Charles prennent l'eau; les brodequins de Jacquot sont submergés. Après un km de ce sport, ils reprennent leur marche à la boussole à travers bois et taillis. De temps à autre, ils échangent quelques mots: il est évident qu'un des blessés a parlé; mais comment les boches ont-ils détecté leur retour au chalet et ont-ils pu monter une expédition visiblement hâtive? En outre, ils ont la triste impression que le groupe de tête a quitté trop rapidement la sapinière; cela leur paraît d'autant plus regrettable que son armement est dérisoire et qu'il serait incapable de se défendre en cas de mauvaise rencontre.

Il fait nuit lorsqu'ils abordent Grand Ménil. Ils redoublent de vigilance. L'ennemi pourrait avoir posté de petits détachements en embuscade dans les villages proches de Manhay. Silencieux, le doigt sur la détente, ils s'infiltrèrent dans la cour de la ferme Sadzot. L'intrusion y est plutôt brutale: pendant que Jacquot surveille les alentours et Butch l'entrée de l'habitation, Charles fait irruption dans la cuisine, pistolet au poing, en réclamant Léon. Les parents, décontenancés, cèdent à un moment de panique. L'arrivée de Léon dans la pièce détend l'atmosphère; il était déjà au courant du combat et s'attendait à être sollicité par des rescapés; en agent futé, il avait d'ailleurs déjà pris des contacts téléphoniques avec d'autres résistants et pouvait annoncer que l'ennemi avait ramené toutes ses troupes dans la région de Marche.

Mis au courant des intentions de nos 3 amis, il leur offre de les conduire à Forges-à-la-Plez en voiture en faisant un crochet par Erezée. Un cousin de Butch, notaire de son état, y habite et pourra probablement donner des nouvelles de Mr Douchamps en évitant de se rendre au PC de celui-ci où une souricière a peut-être été tendue. Butch et Charles descendent de voiture et se présentent à la porte du notaire: à la vue de 2 maquisards en tenue de combat, le pauvre homme, souffrant d'une angine de poitrine et averti du combat de Manhay, amorce une crise cardiaque. Butch le rassure: il ne sollicite pas l'hospitalité, mais désire des nouvelles de ses parents. Tout va bien de ce côté: ils ont quitté Erezée par le vicinal de midi pour Melreux et Liège.

La voiture repart pour Forge-à-la-Plez L'équipe est partiellement rassurée: les dégâts n'ont pas atteint la tête du réseau. Léon installe le trio, bien muni de provisions, dans un vaste fenil sur pilotis à l'orée du bois; les traqués n'auront qu'à escamoter l'échelle pour que leur présence soit insoupçonnable. Rassasiés, noyés dans le foin, ils sombrent dans un lourd et long sommeil.

*
* *
*

Qu'était devenu le premier groupe? En fait, dès que les éléments de tête eurent gagné l'abri de la sapinière, ils se regroupèrent. Leur situation n'était guère enviable. Seul Simba avait conservé sa carabine. Bob et Maurice n'avaient pas eu le temps de saisir leurs fusils déposés près de l'endroit où les premiers Allemands avaient fait irruption; ils ne possédaient que deux pistolets. Dédé avait jeté son fusil pour s'alléger dans sa course. Quant à Alice, elle n'était pas armée. Ils firent rapidement le point: Simba avait vu Butch tirer au GP puis l'avait perdu de vue; Bob avait aperçu les 2 aviateurs anglais s'engouffrer par erreur dans le terrain de tennis puis, comme des singes, en escalader le treillis haut de 3 mètres pour sauter de l'autre côté; il les avait alors perdus de vue. Ni Bob ni ses compagnons ne pouvaient donner

de nouvelles de Charles ou de Jacquot. Leur désarroi était immense. Les cinq personnages en quête de survivants cherchèrent un moment dans la sapinière dense, puis, alertés par des aboiements, se résolurent à battre rapidement en retraite sans se douter qu'à ce moment l'arrière-garde était à une cinquantaine de mètres d'eux.

Ils supputaient que la région deviendrait malsaine et que l'ennemi multiplierait les battues pour traquer les terroristes qui leur avaient échappé. Après conciliabule, ils décidèrent de remonter jusqu'à Bruxelles pour rétablir les contacts avec le réseau.

Ne possédant ni carte ni boussole, ils s'orientèrent grâce au soleil couchant. Les bois étaient étendus; de temps à autre, ils croisaient des bûcherons et des jeunes réfractaires qui ne leur posaient aucune question et auxquels ils n'adressaient d'ailleurs aucune parole. Le soir tombait lorsqu'ils atteignirent une route; sur une plaque indicatrice, ils lurent le nom d'un village *Jévigné*. Dans un pré, une meule de foin; Simba y dissimula soigneusement sa carabine par trop révélatrice de son état; il mémorisa l'endroit afin de pouvoir la récupérer¹². En bordure d'un bois, ils découvrirent enfin une grange isolée, bourrée de foin. Ils y passèrent la nuit mais Maurice y perdit son pistolet! Pratiquement désarmés, ils ne formaient plus une troupe de maquisards; ce n'était plus que 5 fugitifs essayant d'échapper à la capture, à la torture et au poteau d'exécution. Le lendemain, leur longue cavale reprit en direction du nord pour rejoindre la ligne de chemin de fer de Trois-Ponts à Liège. Au bord de la Lienne, ils firent un brin de toilette, se désaltèrent et purent mettre quelques linges propres dérobés au milieu d'une lessive séchant dans une prairie. Toujours à jeun, ils atteignirent enfin le village de Lorcé-Chevron où ils purent acheter des provisions. Pour ne pas attirer l'attention, ils se séparèrent avant de prendre le chemin de la gare. Seul Simba demeura avec Alice: un couple était moins suspect en ces temps troublés que des hommes isolés. Se surveillant l'un l'autre tout en feignant de s'ignorer, ils montèrent dans l'omnibus de Liège puis de là par un autre omnibus gagnèrent Bruxelles. Un dernier épisode de tension intense les attendait à leur arrivée en gare du nord : les feldgendarmes canalisèrent les voyageurs dans un passage étroit pendant que des civils à grands manteaux et feutres sur l'oeil les dévisageaient. Mais qui aurait reconnu un terroriste en Bob, à l'allure d'ouvrier, une main soutenant sur l'épaule une pelle empruntée à la gare de Liège; l'autre portant à la bouche une grosse pomme qui lui cachait la moitié du visage. Quant à Simba et Alice, ils donnaient l'image de deux tourtereaux.

A Bruxelles, des planques les accueillirent et le contact avec le réseau fut rapidement rétabli.

¹² Ce qu'il fit quelques jours plus tard. Emballée dans un colis d'aspect anodin, elle parvint par chemin de fer en gare de Chimay !

*
* *

Butch et ses deux compagnons ont creusé un nid au milieu du foin. Ils ne sont visibles de nulle part. Un peu de lumière leur parvient par l'ouverture du plancher et par un étroit terrier qu'ils ont creusé dans l'épaisse muraille de foin afin de surveiller le carrefour de Forge-à-la-Plez. Toute la journée, ils demeurent reclus dans leur tanière sans même avoir la ressource d'une lecture. L'inaction totale ralentit désespérément l'écoulement du temps. Ils ne revivent qu'un court moment en début de nuit, lorsque Léon se présente au bas du fenil après un signal discret. Il leur apporte une excellente ration qui sera leur lot quotidien mais un peu monotone pendant 15 longs jours: tartines de pain blanc solidement beurrées, jambon du pays, lait, eau. Léon s'enquiert des instructions à expédier et transmet les messages reçus. Les 3 clandestins cloîtrés profitent pleinement de cet instant privilégié; après le départ de Léon, ils se dégourdissent les jambes, défèquent en prenant soin de cacher leurs excréments et font un semblant de toilette à un abreuvoir tout proche car ils ne possèdent pas de linge propre.

Dès le lendemain et pendant une semaine, l'ennemi ratisse le pays: patrouilles et barrages routiers se succèdent de jour comme de nuit. Un soir, un de ceux-ci a même été dressé au carrefour tout proche. De leur cachette, nos amis entendent avec jubilation jacter les Schleus chargés de les capturer, ignorant que leurs proies sont à portée de main. Dans leur solitude, ils ressassent les événements. Butch se reproche d'avoir autorisé Simba et Renard à rendre visite à Clephte mais surtout de ne pas leur avoir interdit d'emprunter la camionnette; quand il l'entendit démarrer, il était trop tard pour intervenir. A l'aide de cette camionnette, de la grosse motosidecar cachée dans la sapinière et des nombreux vélos disponibles, il eut été possible de tenter un déménagement nocturne dans la nuit du 18 au 19.

Avec les apports successifs de renseignements, les pièces du puzzle du 19 septembre se mettent progressivement en place. Après la volatilisation des terroristes, les Allemands ont saisi la réserve de dynamite. De là, ils sont redescendus sur le village de Manhay et ont tenté de cueillir Charlot Jacoby, mais l'oiseau s'était envolé. Ils ont ensuite investi le refuge de repli à l'Estinal. Enfin ils ont cerné le PC de Mr Douchamps près d'Erezée; là encore, ils ont fait chou blanc. Seul Clephte possédait toutes ces informations. Sa blessure à la face a permis à l'ennemi de s'acharner sur lui avec sadisme. Il aura dû parler dans la nuit du 18 au 19. Une fois entré dans la voie des aveux, il est bien difficile de s'arrêter lorsque la résistance psychique est brisée : tout devient alors préférable à la continuation de la torture, même si les informations données signent l'arrêt de mort du captif. La précision des renseignements en possession de l'ennemi explique aisément sa manoeuvre. Une énigme n'est cependant pas déchiffrée: où étaient cachés les espions qui ont vu le groupe regagner le chalet et s'activer aux préparatifs de départ

obligeant l'ennemi à monter une opération hâtive avec une soixantaine de soldats disponibles. Dans un message, Bob signalait bien que deux civils suspects s'étaient enfuis de la sapinière au moment où les maquisards y plongeaient, mais de cet endroit, le site du camp était dérobé à leur vue par une frondaison dense. Il y avait donc d'autres espions. Mais où? Le piège avait été bien imaginé mais la présence des vaches dans la pâture et la rapidité du décrochage en faussèrent le fonctionnement. De plus, nous comprenions mieux pourquoi le mitrailleur avait arrêté son tir dès que nous avions atteint les premiers sapins: en s'acharnant sur le bois, il risquait d'atteindre les deux civils qui y étaient postés ! Que nous n'y ayons laissé qu'un mort et une prisonnière était à peine imaginable. Même les deux aviateurs anglais avaient été récupérés et confiés à une ligne d'évasion¹³. Hélas, après ce combat, le sort des deux blessés, capturés à Oster était scellé: ils seraient évidemment fusillés¹⁴. Malgré les pertes limitées en vies humaines, l'affaire de Manhay était un désastre sur le plan de la résistance: plan de sabotage découvert et anéanti ; réserve d'explosifs saisie; vraie identité de Mr Douchamps et de Butch dévoilée à l'ennemi. Celui-ci savait maintenant que le Franckson qu'il recherchait depuis février 43 et le Butch qu'il traquait depuis juillet ne faisaient qu'un et que ce canard sauvage envolé de Bruxelles avait reconstruit un nid en Ardenne. De plus, dans la mallette saisie à Manhay, il avait enfin trouvé plusieurs photos du Butch.

L'analyse de nos 3 rats de fenil les amène à remettre en question le choix même du site de Bel-Air près de Manhay. Comme tous les premiers groupes de maquisards de l'été 43, le nôtre avait opté pour l'utilisation d'une construction préexistante, isolée et masquée à l'orée d'un bois. Cette solution privilégiait les facilités de déplacement nécessaires à l'action : les allées et venues des maquisards étaient ainsi des plus discrètes et difficiles à détecter. Mais en cas de repérage, une telle situation permettait un investissement aisé par l'ennemi. Se terrer au plus profond d'une grande forêt, en un endroit difficilement accessible, représente évidemment l'optimum pour la sécurité mais cette solution n'est valable que pour des clandestins inactifs dont l'unique but est d'éviter leur repérage par l'ennemi. Pour ses prochains maquis, notre groupe devrait donc négocier un difficile compromis entre les impératifs de la sécurité et les exigences de l'action directe. L'exemple particulièrement illustratif de Manhay était une douloureuse expérience qu'aucun de nous n'était prêt à oublier.

Tandis que les 3 reclus prenaient leur mal en patience, les liaisons, un court moment interrompues, s'étaient renouées. Mathieu, envoyé en mission à Bruxelles deux jours avant l'attaque du maquis, vint leur rendre

¹³ Ils regagneront sains et saufs la Grande-Bretagne quelques mois plus tard.

¹⁴ Ils le furent le 30 décembre 43 au Tir national.

visite. Il apportait, non seulement des vêtements civils et de nouvelles pièces d'identité mais également des informations réconfortantes sur le reste de la bande dont la majorité était prête à tenter une nouvelle expérience de maquis dans une autre région. Celle-ci était déjà connue. Ted (Paul Calame), notre agent principal de Bruxelles, avait repris contact avec le Front de l'Indépendance du Borinage par l'intermédiaire de résistants, protestants comme lui. Arthur Cacheux (Richard), ancien chef du FI local, avait gagné la région de Chimay-Couvin, y avait créé une solide organisation civile de résistance ainsi qu'un refuge forestier pour réfractaires mais ne disposait d'aucune équipe de partisans aguerris. Il attendait avec joie l'arrivée de la bande qui avait opéré pour lui dans le Borinage en juin dernier. Le rassemblement de celle-ci était fixé au 6 octobre prochain à 19 h 30 à la gare de Chimay.

Le matin du 6 octobre, Butch et ses deux compagnons, revêtus de costumes bourgeois décents prirent congé de Léon Sadzot lui abandonnant leurs carabines Mauser. Ils n'avaient conservé que leurs 3 pistolets. Ils prirent place dans le tram vicinal cependant qu'une malle contenant leurs tenues d'hommes des bois, la crosse du GP et les réserves de munitions était embarquée dans le fourgon à destination de la consigne de Chimay.

En gare de Melreux, entretien discret avec leurs amis cheminots: Francis leur apprend qu'au moment du combat, l'ennemi avait tenté vainement d'entrer en contact téléphonique avec la Kommandantur de Marche. Suzanne (Evelyne Lacroix), centraliste de Melreux et agente du réseau, était parvenue à bloquer la transmission Melreux-Marche pendant une demi-heure, malgré les menaces orales dont elle était l'objet; cette courageuse démarche avait rendu inutile la demande de renforts que le commandant de l'opération réclamait pour tenter d'intercepter les maquisards en cavale. Une heure auparavant, Suzanne avait également signalé à Francis qu'une colonne allemande franchissait le pont d'Hotton en direction d'Erezée. A ce moment, Francis était en conversation avec Mr Douchamps dans l'attente du train de Liège; questionné sur l'opportunité de tenter de prévenir le maquis, ce dernier l'en avait dissuadé, convaincu que le camp était évacué depuis la nuit! De Melreux, le train les emmène à Marloie où ils changent en direction de Ciney. De là, nouvelle correspondance pour Dinant où est prévu le dernier transbordement pour Chimay. A Ciney, au moment de monter dans le train, il semble à Charles et à Butch qu'un civil à l'allure douteuse les a trop longuement dévisagés et est demeuré sur le quai de la gare au départ du train. Ils estiment ce comportement extrêmement suspect et décident de descendre à la prochaine halte au moment où le train reprendra sa marche. Ils gagnent à pied Evrehailles où ils convainquent un brave médecin, propriétaire d'une voiture, de les conduire à Chimay moyennant la rédaction d'une attestation établissant qu'ils l'avaient requis sous la menace des armes au nom du "Front de l'Indépendance", mouvement de résistance bien connu dans la région mais auquel nous n'appartenions pas.

Voyage sans incident. A 19 h 30, avec la ponctualité de Philéas Fogg terminant son tour du monde, ils furent déposés au terminus de Chimay. Ils remercièrent le médecin complaisant qui se vit contre toute attente largement défrayé, puis ils retrouvèrent avec joie et soulagement Mathieu, Simba, Bob, Maurice et Charlot Jacoby.

Pour 7 d'entre eux, la page ardennaise était définitivement tournée¹⁵. A tous la Thiérache offrait un nouveau champ d'action.

¹⁵ Charles quittera la bande en mars 44 pour regagner le secteur de Gouvy/Trois-Ponts et y participer à la création du Groupe E du Service Hotton.

DE LA CITE A LA THIERACHE

L'ANCRAGE EN THIERACHE

Notre premier contact nocturne avec la Résistance locale nous avait laissés perplexes. D'une part, un quiproquo initial nous avait donné une impression de cafouillage: notre comité de réception n'attendait pas un groupe d'action mais bien des réfractaires à conduire dans un gîte de transit avant son transfert vers un "grand camp" où étaient rassemblés les réfractaires de toutes provenances dirigés sur Chimay! D'autre part, nous avions dû constater le bon fonctionnement de la prise en charge: accueil à la gare de Chimay, accompagnement jusqu'au terminus du tram vicinal Chimay/Cul-des-Sarts rappelant celui de Melreux à Manhay, même connivence avec le garde-convoi et installation dans un wagon de marchandises, verrouillé de l'extérieur, au milieu du ravitaillement destiné aux clandestins. Voyage d'une heure, assez tendu: à chaque halte, nous avions l'arme au poing, prêts à nous débarrasser d'ennemis trop curieux.

Libérés de notre prison au terminus de Rièzes après le départ de tous les voyageurs et conduits par un autre guide jusqu'à un château délabré à peine enfoncé dans les bois, nous organisâmes un bivouac peu confortable, obligés de démonter un parquet de chêne pour entretenir un petit feu. Avant tout nouveau contact avec les interlocuteurs locaux, nous devions changer nos noms de guerre trop connus de l'ennemi: Butch devint Ulysse; Bob, Spada; Simba, Stan; Mathieu, Mickey; Charles, Kid; Maurice, Tarras et Charlot Jacoby, Ticket.

Dès le surlendemain, le quiproquo fut levé: Richard, chef du FI de la Thiérache fut averti de l'arrivée des amis qui l'avaient aidé dans le Borinage au mois de juin et qu'il attendait; le contact avec Mr Douchamps devenu Oncle Nestor fut rétabli et des commandes d'équipement lui furent adressées; des vélos nous furent livrés et le ravitaillement s'organisa. Notre premier souci fut de nous procurer des cartes d'état-major, des informations sur les garnisons et postes de l'ennemi puis, à la manière des chats, d'explorer des périmètres de plus en plus étendus autour de ce premier refuge. Il nous fallait le quitter au plus tôt: il servait, en effet, de centre de triage pour les

réfractaires acheminés vers le grand refuge de Rièzes et risquait dès lors d'être rapidement détecté par la police ennemie; de plus, sa situation, proche de la limite de la forêt, nous rappelait trop celle du chalet de Manhay.

Au cours de nos incursions de plus en plus profondes à travers le pays environnant, ce qui nous impressionna surtout fut la forêt omniprésente. Les reconnaissances à vélo, l'examen minutieux des cartes d'état-major nous permirent assez rapidement d'appréhender la topographie du terrain, des particularités locales et les lieux-dits à l'intérieur d'un vaste quadrilatère de 35 à 45 km depuis Philippeville au nord jusqu'à Rocroi et Signy-le-Petit au sud, de la Meuse entre Vireux et Revin à l'est jusqu'à Trélon et Hirson à l'ouest. Des explorations au sein de ce périmètre nous révélèrent une succession de vastes forêts, prolongation au delà de la Meuse de celle des Ardennes. Nous pûmes jalonner des itinéraires privilégiés et identifier des sites favorables à l'implantation de maquis en tenant compte des pâturages et des cultures des vallées de l'Eau Blanche et du Viroin entrecoupant cette immensité verte et en situant les quelques villages qui parsemaient celle-ci comme autant de clairières.

Malgré ces espaces découverts, la configuration de la Thiérache franco-belge, la densité et la vastitude de la forêt nous permettraient des déplacements périodiques pour déjouer les tentatives de localisation par l'ennemi au lieu de craindre en permanence l'encerclement dans de petits bois isolés comme ceux que l'on voit dans le Condroz. C'était là, une des conditions essentielles, primordiales sans aucun doute, à laquelle la Thiérache répondait de manière exemplaire.

Le déroulement de notre prise en charge fut aussi pour nous plus que rassurant. Les contacts qui suivirent avec des agents locaux du FI nous inspirèrent confiance par leur efficacité. Visiblement, ils bénéficiaient de la sympathie et du soutien de la majorité de la population parmi laquelle ils avaient pu tisser des relations actives. Confortés par les succès russes et anglo-américains de 43, les autochtones, foncièrement démocrates, anti-allemands depuis 14-18, avaient adopté la Résistance qu'ils appelaient familièrement "l'Armée Blanche" par opposition aux formations fascistes et nazies souvent porteuses d'uniformes noirs. Bénéficiant d'emblée de l'intérêt voire de la bienveillance chaleureuse du plus grand nombre et de la coopération active d'une fraction peut-être réduite mais totalement résolue, nous fûmes assurés que des maquis pussent subsister, se développer et opérer en Thiérache.

Les conditions ainsi rencontrées étaient d'autant plus exigeantes que rien n'avait été négligé par l'ennemi pour contrôler toute l'infrastructure de la région grâce à des garnisons aux points stratégiques, à des antennes des divers organes de police et à un réseau de mouchards.

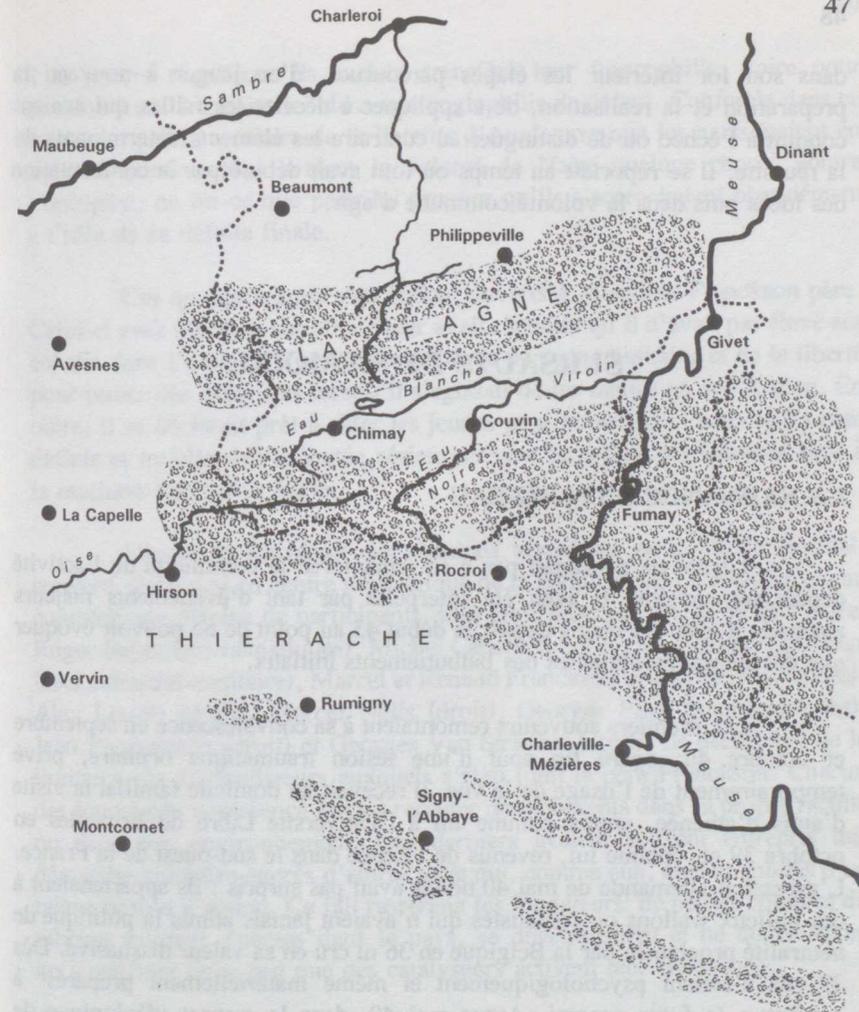


Fig. C.
La Thiérache et La Fagne; les grandes zones forestières.

Mais, outre notre détermination, nous avons désormais, grâce à l'immense environnement forestier, à l'estime de la population et au ferme engagement de quelques-uns, des atouts inestimables pour implanter notre nouveau maquis.

La Thiérache, nouvelle terre d'accueil, serait-elle l'ultime étape de notre périple? Certes, nous repartions vers de nouvelles actions sur un terrain, semblait-il plus favorable. Mais à plusieurs reprises, nous pensions déjà avoir fait le bon choix. Les épisodes du passé n'avaient pas tous, loin s'en faut, débouché sur le succès mais chacun d'eux avait apporté un enseignement. Au moment de prendre un nouvel élan, Ulysse ne pouvait s'empêcher d'égrener

dans son for intérieur les étapes parcourues, d'en jauger à nouveau la préparation et la réalisation, de s'appliquer à déceler les failles qui avaient conduit à l'échec ou de distinguer au contraire les éléments déterminants de la réussite. Il se reportait au temps où tout avait débuté par la confrontation des idées puis dans la volonté commune d'agir.

SURSAUTS DE MEMOIRE

LA NAISSANCE D'UN RÉSEAU

Ulysse ne parvenait pas à se remémorer le continuum de l'activité depuis son origine. Il avait été interpellé par tant d'événements majeurs auxquels il avait dû réagir depuis le début 43 au point de ne pouvoir évoquer que des images ponctuelles des balbutiements initiaux.

Les premiers souvenirs remontaient à sa convalescence en septembre et octobre 40; opéré fin août d'une lésion traumatique oculaire, privé temporairement de l'usage de la vue, il recevait au domicile familial la visite d'amis d'athénée, entrés comme lui à l'Université Libre de Bruxelles en octobre 39 et, comme lui, revenus de l'exode dans le sud-ouest de la France. L'agression allemande de mai 40 ne les avait pas surpris : ils appartenaient à ces milieux wallons ou socialistes qui n'avaient jamais admis la politique de neutralité proclamée par la Belgique en 36 ni cru en sa valeur dissuasive. Dès 39, ils s'étaient psychologiquement et même matériellement préparés¹ à combattre le futur ennemi. Avant mai 40, dans le creuset idéologique de l'ULB essentiellement libre-penseur, démocrate et antifasciste, Hitler ne représentait pas uniquement le boche abhorré dans la mémoire collective des Belges pour les atrocités commises lors de l'invasion de 14 et les exactions de la première occupation ; il était surtout le nazi qui avait aidé les fascistes cléricaux espagnols à étrangler la jeune république et qui, après avoir annexé l'Autriche, avait réduit un esclavage Tchèques, Polonais et plus récemment Danois et Norvégiens; il personnalisait le mal : la négation de la liberté de pensée, de la liberté tout court et de la démocratie.

Ulysse, sa famille, le noeud de ses amis étudiants, avaient été traumatisés par l'effondrement des armées françaises en mai-juin 40, inimaginable pour eux; cet effondrement les avait frustrés de leur participation

¹ acquisition d'armes de poing en 39 et 40 et même fabrication d'explosifs artisanaux.

à la guerre régulière. Ils avaient transféré leur francophilie, voire pour certains leur "francolâtrie" dans une anglophilie de défaut. Confortés dans ce sentiment par la tournure de la Bataille d'Angleterre que les nazis étaient en train de perdre, tous avaient la volonté de "faire quelque chose" contre l'occupant, ne fût-ce que pour lui prouver qu'ils s'accrochaient obstinément à l'idée de sa défaite finale.

Ces quelques amis s'en étaient ouverts à Monsieur Franckson père. Celui-ci avec clarté et simplicité leur avait répondu qu'il n'avait pas élevé ses enfants dans l'idéal de l'émancipation de la personne humaine et de la liberté pour renier ces principes lorsqu'il s'agissait de les mettre en application. En outre, il se déclarait prêt à aider les jeunes pour autant que l'activité fut bien définie et qu'elle soit exécutée sérieusement c'est-à-dire prudemment face à la machine répressive nazie.

Ulysse se souvenait des réunions vespérales au domicile familial, converti peu à peu en centre névralgique de la conjuration. Le premier noyau comptait une dizaine de participants, tous amis proches de l'un ou de l'autre: Roger Bayez (mathématiques), Michel Capelle (philologie), Norbert Coulange (seul extra-universitaire), Marcel et Renaud Franckson (médecine et sciences), Alex Leruth (droit), Marcel Nélis (droit), Georges Papy (mathématiques), Jean Poorterman (droit) et Georges Van Straeten (droit). Ils décidèrent de le limiter à ces 10 fondateurs auxquels s'était joint le père Franckson. Chacun des fondateurs commença alors à recruter des adhérents dans sa propre faculté ou dans son environnement. Ces derniers avaient souvent entrepris une démarche similaire auprès d'autres amis qui, comme eux, étaient animés d'un même besoin d'action. Ce fait rasséra les fondateurs: de petites colonies du vibron antinazi, éparses dans le pays, se développaient et ne demandaient qu'à confluer pour peu que des catalyseurs activent leur croissance.

Au printemps 41, le climat à l'ULB était quasi-insurrectionnel: la communauté étudiante bouillonnait, divisée entre anglophiles d'opinion ou d'action, entre passifs s'efforçant de se préserver dans le cocon de leurs études et entre attentistes, résidus d'un groupuscule neutraliste appelé par dérision le "cercle des petits neutrons". Quelques socialistes s'égarèrent dans la dissidence attirés par l'attitude collaboratrice du leader Henri de Man, protagoniste d'un syndicat unique tandis que l'importante fraction communiste défendait l'opinion, avant l'agression allemande contre l'URSS, que nous étions entraînés dans un conflit entre capitalistes dans lequel le prolétariat ne devait pas s'impliquer.

Ce climat universitaire expliquait pourquoi notre embryon de réseau clandestin avait opté pour le nom de "Comité de Surveillance à l'ULB"; ses fondateurs en formèrent le bureau dirigeant. Les premières activités qui s'imposèrent, en raison même de ce climat, furent la propagande et la contre-police.

Le comité de surveillance avait pris rapidement de l'importance au sein de l'ULB d'abord, puis avait débordé sur les rhétoriciens de l'enseignement secondaire laïque et sur leurs amis de confiance. De son côté, Monsieur Franckson père, ingénieur en chef à la SNCB et ancien président de l'Association Wallonne du Personnel de l'Etat, avait noué des contacts avec certains de ses collaborateurs et membres de son association. Grâce à ce recrutement, la propagande sortit très vite du cadre universitaire et se répandit dans tous les milieux. Le tirage de ses tracts (CA IRA ! ... Les Nazis à la lanterne), variait entre 5.000 et 10.000 exemplaires. Les frais occasionnés par leur publication furent couverts par la vente d'insignes séditionnels: insignes de la RAF, drapeaux gaullistes, anglais, congolais, dont le public de cette époque, désireux de poser un acte de résistance, était très friand.

VERS LA GUÉRILLA URBAINE

Dans les souvenirs d'Ulysse, un net changement d'orientation apparaissait vers la mi 41. Les revers italiens, l'extension du conflit aux Balkans puis à la Russie démontraient le caractère chimérique de la guerre-éclair et raffermirent l'idée d'une défaite finale de l'Allemagne. Une partie de nos agents ne se satisfaisaient plus d'un travail de guerre psychologique. Des relations avaient été nouées avec les services de renseignements Bravery, via Georges Falesse, militant wallon, ami du père Franckson ainsi qu'avec le service "Marc et Luc" via Rita Bonjean, critique militaire de ce réseau et épouse de Marcel Demonceau, une de nos premières recrues, tous deux par ailleurs jeunes diplômés en sciences économiques de notre université. Nous collectâmes pour ces services des informations sur le trafic ferroviaire et sur les installations militaires de l'ennemi. Par un effet de feed-back, Rita et son chef Henri Desaedeleer, chef de travaux à l'ULB, un des responsables du service Marc et Luc, nous demandèrent de contrôler des informations récoltées par leurs agents sur certaines installations ennemies. Ce contrôle impliquait des reconnaissances sur les objectifs; nous les fîmes effectuer par des agents armés. Le cycle de l'action directe était ainsi amorcé: pourquoi ne pas saboter nous-mêmes certaines installations dans lesquelles nous étions parvenus à nous introduire.

La proposition ne fut pas facilement adoptée au sein du bureau: une partie des membres éprouaient une défiance marquée pour toute action armée et ne croyaient d'ailleurs pas à son efficacité; ils privilégiaient l'aspect spirituel de la résistance; pour eux, la tâche essentielle concernait l'édition et la diffusion de la presse clandestine. La fermeture de l'ULB en novembre 41 épaula fortement la tendance dure: la dispersion des étudiants impliqua la transformation d'une organisation facultaire en une organisation territoriale.

Celle-ci entraîna une refonte des groupes et l'adoption de règles de sécurité plus strictes que nous appelions des mesures conspiratives.²

Après des discussions serrées, un plan avait été finalement accepté par le bureau. Il portait sur le sabotage simultané de véhicules militaires ennemis dans un certain nombre de garages vitaux, préalablement repérés dans la banlieue bruxelloise. En mélangeant avec humour, anglais et suffixe bruxellois, nous avons baptisé ce plan "Suburb Motoraf" (Suburb: banlieue en anglais - Motoraf: moteur "kaput" en bruxellois).

La préparation à l'action fit apparaître de nombreuses difficultés. Dans les rangs d'une grosse centaine d'adhérents recrutés, tous n'étaient pas aptes à l'action directe, du moins dans les conditions précaires de ce début 42. Le choix des cadres parmi la quarantaine d'agents sélectionnés et l'attribution des différents postes au sein des futures équipes exigèrent des enquêtes minutieuses et des arbitrages parfois laborieux.

Lors de la sectorisation, Marcel Demonceau, alias Le Grand, membre coopté du bureau dès fin 41, avait hérité de la coordination des équipes au sud du canal (la "seconde compagnie"), dont les membres habitaient principalement Ixelles et Etterbeek. A Marcel Franckson, devenu Butch, incombait celle des équipes du secteur nord ("première compagnie") totalisant une vingtaine de jeunes répartis majoritairement de Laeken à Ganshoren et formant un mélange équilibré d'étudiants, de lycéens et d'employés.

L'année 42 n'appartenait plus aux souvenirs des seuls fondateurs mais à la mémoire collective de ceux qui étaient en passe de devenir la bande à Butch. Ses acolytes devaient s'accoutumer à leur nouveau métier d'agents d'action clandestins. Pour s'entraîner, ils avaient mené des opérations particulières non liées à celles définies dans le programme. C'est ainsi qu'une série d'attentats à l'explosif visèrent des locaux où se réunissaient les valets de l'ennemi. En février, Mathieu, étudiant en polytechnique et deux de ses

² Dès le début de l'occupation, l'administration militaire allemande s'attela à annihiler le caractère d'université libre de l'ULB et à transformer ce foyer antinazi en une institution d'état asservie à la politique de l'occupant. Un commissaire allemand (Walz puis Ipsen) fut installé auprès du Conseil d'Administration de l'ULB. Les premières mesures qu'il prit consistèrent à obliger l'université à écarter de leur enseignement les professeurs ayant manifesté des opinions antinazies, puis les professeurs juifs. Ensuite, le commissaire Ipsen voulut contraindre l'université à accepter des professeurs allemands ainsi que des flamands condamnés après la première guerre mondiale pour collaboration avec l'ennemi en 14-18.

Devant cette situation, le 24 novembre 41, le Conseil d'Administration prit la décision de suspendre l'enseignement à l'ULB considérant que sa poursuite obligeait "le Conseil à manquer à ses devoirs envers la patrie" ainsi qu'à "méconnaître les intérêts moraux dont il avait la garde". Cette attitude courageuse des autorités de l'ULB eut un énorme retentissement dans la population.

condisciples, membre de l'Armée Belge des Partisans, avaient glissé une charge de 1,5 kg de dynamite le long de la fenêtre d'une cuisine-cave après le cisaillement du grillage de protection. L'explosion avait détruit le local de la milice VNV³ rue de la Démocratie à Anderlecht; les corps des traîtres extraits par la protection civile n'étaient pas beaux à voir. Le mois suivant, le même trio avait "emprunté" la cocotte à pression de la mère de Mathieu, l'avait bourrée de dynamite et déposée sur l'appui de fenêtre d'un bureau occupé par des nazis hollandais, avenue Louise; l'explosion de cette machine infernale avait été, là aussi, très efficace. Par contre, de la dynamite artisanale, fabriquée par nos chimistes, Machavoine et ses aides, avait obstinément refusé d'exploser contre la maison de Romsée, dirigeant du VNV, nommé par l'occupant chef de l'administration civile belge. Clephte et Victor Dekok avaient eu plus de chance avec les vitrines de commerçants rexistes, rue Léon Théodore à Jette.

A l'automne 42, nous étions entrés en contact avec un agent belge parachuté par le Political Warfare Office⁴, chargé principalement de la démoralisation de l'ennemi. Il nous avait remis un stock d'ampoules de verre parachutées contenant un produit d'une puanteur insoutenable, probablement un dérivé de scatole, que nous appelions pour ce motif "la dynamerde". C'était un véritable sport pour Mathieu ou Clephte que de s'introduire avec naturel dans un meeting rexiste ou dans un cinéma réservé à l'occupant et à ses sympathisants et d'y abandonner nonchalamment la petite ampoule de verre. Un pied ennemi ne manquait jamais de la briser dégageant alors une puanteur telle que la salle devait être évacuée en hâte.

Après ces intermèdes comiques, la bande avait commencé à s'intéresser enfin aux installations et véhicules ennemis. Les incursions nocturnes dans les parcs automobiles HKP (Haupt Kraftfahren Park) ne se déroulaient pas toujours selon le scénario prévu : au moment de franchir la palissade bordant le stade du Heysel, Deffe s'était trouvé nez à nez avec une sentinelle ennemie qui n'eut pas le temps de réagir; en juillet, dans la cour de la caserne Sainte-Anne, Gros Dédé avait dû assommer d'un coup de casse-tête un militaire ennemi trop curieux. Par contre, à l'automne, le sabotage des remorques techniques de la Luftwaffe avenue de Meise s'était déroulé comme

³ Vlaamsh Nationaal Verbond : organisation nationaliste flamande, devenue le suppôt de l'occupant et entretenant une milice armée revêtue d'uniformes noirs rappelant ceux de la SS.

⁴ Van Dorpe logea pendant plusieurs semaines rue Ramaekers chez Carl Servais, membre très actif d'une ligne d'évasion. Les jardins des maisons Servais et Franckson communiquaient. Les familles voisines étaient très complices dans la résistance : d'une part, des aviateurs anglais recueillis logeaient chez les Franckson lorsque la maison Servais débordait ; d'autre part, des clandestins hébergés chez les Franckson, disparaissaient nuitamment par la maison voisine. Une ligne téléphonique habilement dissimulée connectait les deux habitations.

à l'exercice: tous leurs moteurs avaient pu être cassés à coups de masse et leurs pneus lacérés.

En marge de ces opérations, Machavoine et nos autres chimistes en herbe s'activaient à préparer divers bonbons et cocktails antinazis et notamment des quantités importantes de pastilles abrasives de carborundum compacté dans une sorte de cire. Ces pastilles étaient introduites dans les moteurs par l'orifice de remplissage d'huile⁵. Dès que le véhicule était mis en marche, l'huile chaude dissolvait la cire et libérait les particules de carborundum dans les oeuvres vives du moteur lequel rendait l'âme au bout de 100 km d'un tel traitement. Au cours de multiples promenades nocturnes, la bande put ainsi saboter une trentaine de véhicules stationnés dans les rues de Laeken, alors que souvent leurs conducteurs s'abreuyaient dans les cabarets voisins. Le surplus de pastilles fut distribué à d'autres organisations, notamment au Front de l'Indépendance, ainsi qu'à des ouvriers travaillant dans des garages allemands HKP.

Passant à des préparations plus sophistiquées, nos petits chimistes fabriquèrent des briquettes incendiaires à base de chlorate de potasse et de soufre avec mise à feu par acide sulfurique ainsi que de grosses ampoules de verre contenant un liquide incendiaire obtenu en dissolvant du phosphore dans du sulfure de carbone. Machavoine s'essaya encore à la fabrication d'un incendiaire à base de sodium mais ne parvint qu'à se brûler vilainement aux mains et au visage. Tous les produits utilisés provenaient des stocks des laboratoires de chimie de l'ULB; ils avaient été soustraits lors de la fermeture de l'université par l'intermédiaire de Deffe avec la complicité de membres du corps enseignant.

La phase créatrice de notre réseau n'avait pas été exempte de casse. Qu'étions-nous en réalité en 42 si ce n'est des civils ayant conservé un statut légal vis-à-vis de l'occupant; nous résidions tous à notre domicile, menions une activité professionnelle, profitant de celle-ci et de nos loisirs pour nous initier à la lutte clandestine et entamer notre guerre personnelle contre les nazis. Cependant notre isolement, la seule disponibilité d'armes de poing et l'absence de charroi motorisé nous vouaient aux opérations mineures et nocturnes à l'intérieur de périmètres restreints.

Inexpérimentés, nous obéissions à des règles embryonnaires de clandestinité; le système de recrutement initial, par cooptation entre amis, ainsi que les réunions secrètes au logis de l'un ou l'autre engendraient autant de handicaps à l'imperméabilité du réseau.

⁵ Il faut se rappeler qu'à cette époque, les capots des voitures disposaient rarement de verrouillage intérieur.

Ces handicaps, communs à de nombreuses organisations, étaient encore accrus par le nombre restreint de résistants en activité en ce temps-là et par la soif d'action qui les animait. Malgré la modicité des effectifs, leur détermination incita la majorité d'entre eux à participer, comme nous, à la fois à la rescousse d'aviateurs alliés tombés en Belgique, à l'espionnage militaire et industriel, au sabotage, à la suppression d'agents ennemis ainsi qu'à l'incontournable diffusion de la presse clandestine que tout patriote ou antinazi avait à coeur à l'époque.

Dans ces conditions, l'impunité ne pouvait être qu'éphémère: tôt ou tard tout agent se trouverait au point de convergence de plusieurs pistes découvertes par l'ennemi, son démasquement ou son arrestation étant susceptible, en outre, de conduire à de catastrophiques réactions en chaîne.

Dès octobre 41, nous avons connu notre première alerte sérieuse: Roger Bayez, membre du bureau, avait été arrêté par la Geheim Feld Polizei (GFP). Il assurait la liaison avec le groupement des grenadiers, une des premières unités de "l'Armée Belge Reconstituée". Cette unité comptant plusieurs étudiants de l'ULB avait été infiltrée par un agent ennemi. Roger fut ramassé dans le coup de filet. Heureusement pour nous, l'ennemi ignorait sa double appartenance et Roger se garda bien de la mentionner: il fut rapidement déporté en Allemagne avec les autres membres des grenadiers ⁶.

En février 42, ce fut le tour d'un deuxième membre du bureau, Norbert Coulange alias Hohneck. De mère allemande, parlant parfaitement la langue, ayant fait son service militaire au 2ème carabiniers-cyclistes de Malmédy, il connaissait les moindres recoins des cantons de l'est annexés par le Reich dès mai 40. En raison de ses aptitudes, il avait été sollicité par un service de renseignements et par une ligne d'évasion pour passer courrier et aviateurs anglais dans la zone frontrière. Au sein de cette dernière ligne, il avait été approché par un soi-disant agent anglais, le capitain Jackson, en réalité Prosper De Zitter, agent de l'Abwehrstelle (contre-espionnage allemand). Pour appâter Hohneck, Jackson lui avait annoncé que le message "Adhémar peut avoir confiance" passerait à la BBC. Ce qui advint. Cependant, le fait que le texte du message eût été proposé par Jackson et que celui-ci posât des questions indiscretes, nous incitèrent à la plus grande prudence, notamment en refusant tout autre contact avec lui. Peu après, Hohneck fut arrêté en même temps que plusieurs membres de la ligne de passage. Son habileté amena la GFP à le relaxer tout en le maintenant sous surveillance discrète. Cette fois, le vent du boulet nous avait effleuré car

⁶ Il mourut au camp de concentration de Sachsenhausen le 15/2/45.

Jackson avait signalé qu'Hohneck travaillait avec un certain "Marcel du boulevard" que la GFP n'était pas parvenue à identifier davantage ⁷

LES HORS-LA-LOI

Le coup de gong qui modifia profondément la texture et le fonctionnement des réseaux actifs fut frappé pour nous en février 43.

Peu avant, Georges Falesse, notre contact avec le service de renseignements Bravery, avait été arrêté. Par un gardien de la prison de St Gilles, un de ses anciens frères d'armes de 14-18, il put avertir le père Franckson que la police ennemie le cuisinait durement et qu'il craignait de ne pouvoir résister à la prolongation de la torture. Au soir même de cette information, la famille Franckson au grand complet se fondait dans la nature après avoir fait disparaître toutes les photos où figuraient ses membres.

Bien que les Allemands se fussent lassés d'harcéler Georges Falesse, peut-être par ses dénégations obstinées, et cessèrent de l'interroger, le départ des Franckson sauva le réseau. En effet, dès le lendemain, la police ennemie appréhenda Victor Dekok, chef de notre cellule de Jette. Celui-ci était entré en relation avec un groupe de Jettois, membres du FI et parmi eux avec un certain Reynders, agent double qui avait réussi à les infiltrer. Ce traître avait décelé la liaison fonctionnelle entre Victor Dekok et le 57, avenue Houba, domicile des Franckson. Le surlendemain de l'arrestation de Victor, à l'aube, la SIPO voulut y cueillir Butch. Ayant fait chou blanc, elle fit irruption, sans plus de succès, à l'Université de Louvain dans l'auditoire où la 3ème candidature en médecine avait cours.

Le passage des Franckson à la clandestinité entraîna, par un effet de dominos, la volatilisation progressive de Clephte, Mathieu, Simba et leurs proches collaborateurs. Ils s'évanouirent dans l'ombre, non qu'ils fussent recherchés, mais parce qu'ils désiraient avoir les coudées plus franches pour se consacrer entièrement à la résistance active. Peu de temps après, Marcel (alias Le Grand) et Rita Demonceau durent à leur tour disparaître; Hohneck les suivit parmi les "hors-la-loi". Pilule, le Gros Dédé et Spada qui avaient reçu leur convocation pour le travail obligatoire en Allemagne s'éclipserent l'un après l'autre. En moins de deux mois, la base du noyau dur du Comité de Surveillance était ainsi entrée dans la clandestinité. Parmi ces jeunes,

⁷ En fait, le prénom officiel de Marcel Franckson était Jean et il habitait non au boulevard Bockstael mais dans sa prolongation l'avenue Houba. Cette confusion avait permis à Hohneck de lancer la GFP sur une fausse piste.

échapper aux réquisitions allemandes du travail obligatoire avait été l'occasion de choisir définitivement la voie de l'action. Ils avaient d'ailleurs l'impression de vivre exactement ce que leurs parents avaient connu lors de la Grande Guerre. Nés dans les années 1922 à 1925, tous avaient, durant leur enfance, entendu à maintes reprises les récits d'années encore toutes proches, avec leur cortège d'épisodes souvent douloureux et tragiques. Ils avaient écouté la relation souvent répétée des massacres de Louvain ou de la vallée de la Meuse, des privations de toutes sortes et des centaines de milliers de soldats morts sur les fronts. Ils finissaient par connaître cette guerre-là comme s'ils l'avaient vécue, avec en mémoire des noms érigés en symboles: Verdun, le fort de Douaumont, la côte 304, la bataille de la Marne, la boue et les tranchées de l'Yser.

Elevés dans un milieu petit bourgeois, tourné vers le libéralisme d'époque, ils avaient été nourris de sentiments contradictoires partagés entre l'acceptation d'une royauté héritière de la gloire d'Albert 1er et le rejet d'un cléricisme envahissant. Au sein de leur famille, ils avaient appris le respect de l'autre, la valeur de la liberté et le prix de la dignité humaine. La guerre d'Espagne, bien qu'ils fussent encore jeunes et manquaient de maturité, leur avait inculqué à travers la réflexion des parents la crainte d'un fascisme abhorré. Depuis 36, le bouillonnement des événements avait été intense; 40 et la défaite des armées alliées les plongeaient désormais de manière tangible dans la tragédie qu'avaient connue leurs aînés. Alors que leur adolescence s'achevait à peine, ils prenaient brutalement conscience d'être à leur tour des acteurs dont l'esprit ne pouvait que se rebeller.

Cette entrée en force dans la clandestinité engendra une première mutation irréversible. Elle transforma des terroristes occasionnels en terroristes professionnels à temps plein, n'ayant plus que l'action directe comme raison sociale. Ce profond changement s'accompagna de contraintes : la constitution de réserves de planques, la fabrication de panoplies de faux documents, l'élaboration de codes pour les liaisons, les transmissions, les réunions et enfin la création d'un embryon d'équipement lourd. Mais cette mutation posa surtout le problème majeur de la subsistance des agents clandestins et de leurs familles tant en argent qu'en ravitaillement à une époque où Londres n'avait pas encore organisé de façon systématique les financements des résistants et des réfractaires, où l'argent parachuté était rare et son arrivée aléatoire. Dès lors, une série de hold-ups dans les administrations communales alimenta un trésor de guerre. Le groupe avait acquis la spécialisation en enlèvements de timbres de ravitaillement par braquage en plein jour; il fut d'ailleurs sollicité par d'autres réseaux jusque dans le Borinage. La réalisation de telles opérations retentit sur le comportement collectif: vivant plus proche de ses coéquipiers, dépendant d'eux pour sa sécurité et sa survie, chaque agent se sentit soudé à son équipe et désira mieux rentabiliser sa disponibilité permanente.

Notre première opération du genre visa les timbres de ravitaillement de la commune d'Etterbeek. Butch avait préparé leur enlèvement dans les moindres détails après avoir recueilli le maximum de renseignements. Ceux-ci concernaient notamment tous les aspects du transport et les variantes que les autorités avaient pu imaginer pour éviter justement que les précieuses vignettes ne fussent subtilisées. A l'époque quelques milliers de feuilles de timbres valaient leur pesant d'or. Pour mener à bien l'action projetée, Butch avait requis cinq compagnons: Clephte, Gros Dédé, Simba, Mathieu et Killer, chacun d'eux ayant reçu un ordre de mission précis. Celui de Simba prévoyait qu'il fût présent à 6 h 50 au coin de la rue Louis Hap tout près d'une entrée discrète de l'édifice communal d'Etterbeek et qu'il accompagnât ensuite le transport après que le commando se fût emparé du véhicule.

Cette fois, les autorités avaient astucieusement utilisé une ambulance pour tromper d'éventuels voleurs mais l'information n'avait pas échappé aux investigations du Grand. Dès l'arrêt, deux gaillards ont surgi près du conducteur et ont obligé le convoyeur à quitter son siège. Avec deux acolytes, Simba a forcé celui-ci à monter à l'arrière du véhicule où étaient rangés les sacs de timbres et a grimpé derrière lui en fermant les portières. Quelques secondes ont suffi et l'ambulance a démarré sur les chapeaux de roue en direction du bois de la Cambre où une halte avait été prévue. Entre-temps, les sacs ont été débarrassés des précieux documents qui ont pris place dans une valise. Muni de ce bagage, un des compagnons a quitté le véhicule dès l'arrêt et s'en est allé selon ses instructions vers un lieu de rendez-vous connu de lui seul.

L'ambulance est repartie aussitôt vers la forêt de Soignes où le commando avait reçu l'ordre de l'abandonner dans un endroit propice. Le chauffeur, membre de l'équipe du Grand et donc complice de l'opération, à peine descendu de son siège a reçu quelques raclées plus ou moins appuyées pour faire plus vrai que vrai et a été dûment ligoté. Le convoyeur a assisté aux "brutalités" infligées à son collègue et pourrait témoigner s'il était accusé d'une participation quelconque, mais lui aussi a été rossé et abandonné dans d'étroits liens.

Le journal "Le Soir" du lendemain a titré : "leur coup fait, les bandits ont disparu sans être inquiétés".

La promptitude d'exécution de cette opération et son succès rapide persuadèrent les membres de l'équipe d'avoir placé leur destin entre les mains d'un jeune chef dont le sens de l'organisation allié au souci du risque calculé en faisaient un excellent meneur d'hommes. A travers l'enlèvement des timbres d'Etterbeek, Simba qui participait pour la première fois à une opération avec cette équipe, sentit qu'une cohésion fraternelle et chaleureuse les liait. Pour lui, l'esprit "d'el binde" était né le 21 avril 1943.

Les ressources récoltées grâce à cette opération nous permirent non seulement d'assurer nos propres besoins financiers mais aussi d'aider d'autres organisations de résistance.

Indépendamment des enlèvements de timbres de ravitaillement à Ohain, Waterloo et Ixelles, d'autres actions accomplies par nos deux compagnies animèrent ce printemps 43; notamment la destruction de trains de paille et de fourrage à la Petite-Isle, Berchem Ste Agathe et Bruxelles Ouest à l'aide de briquettes ou d'ampoules incendiaires, sans oublier de picaresques confiscations d'armes de poing au détriment de militaires allemands promenant leurs conquêtes féminines dans les parcs de Woluwé et de Tervueren.

Pendant que des équipes de jeunes développaient leurs compétences en action directe, les autres agents et notamment ceux de la génération précédente n'étaient pas demeurés inactifs. Grâce aux connections avec les cheminots ainsi qu'avec les milieux wallon et protestant⁸, le réseau avait créé ou étendu de solides noyaux s'occupant de renseignements ou de recherches de planques, de fabrication de faux documents et d'intendance à Bruxelles, Liège, Melreux et même dans le Hainaut, à la frontière française.

Cependant, il avait fallu se rendre à l'évidence. Nos équipes d'action étaient au départ trop liées à leur implantation territoriale, c'est-à-dire aux quartiers où habitaient la majorité de leurs membres. Le passage de nombre d'entre eux dans la clandestinité avait bouleversé cette sectorisation en obligeant les illégaux à se réfugier loin de chez eux. Cette dispersion les contraignait à de longs déplacements solitaires pour se concentrer sur les lieux d'opérations, avec, de surcroît, les risques inhérents au port d'armes. Dans de telles conditions, vouloir effectuer des actions importantes, de manière répétitive, à l'aide d'agents vivant dans des agglomérations et y opérant, tenait de la gageure. Depuis que la chasse aux réfractaires s'était ajoutée à celle des juifs et des résistants, patrouilles, barrages, opérations coup de poing, quadrillages et filatures des suspects par une nuée d'indicateurs rendaient le travail en ville de plus en plus hasardeux. Nous primes dès lors la décision de transférer nos équipes de clandestins et de volontaires vers les Ardennes afin d'y installer un premier maquis et d'y réaliser un vaste plan de sabotage ferroviaire.

La 2ème compagnie fut la première à subir des revers jusqu'à être quasi anéantie par des arrestations répétées, par de sévères accrochages et finalement dans un combat acharné qui se transforma en un véritable Fort-Chabrol.

⁸ mission évangélique belgo-américaine

L'origine des déboires qui entraînent l'élimination de nos frères d'armes remontait à mars 43. Par l'intermédiaire du Grand, nous avons rencontré le notaire Moulin qui avait pour mission de créer une ligne de passage vers l'Algérie via la France et l'Espagne. Il avait sollicité notre aide notamment pour organiser le tronçon Bruxelles-Paris avec le passage de la frontière mais également la traversée de la zone dite "interdite" du nord de la France. Il ne s'agissait pas pour nous d'un gros surcroît de travail : par les milieux protestants de Bruxelles, dont étaient issus notamment Clephte, son frère et Paul Calame, dit Ted, architecte suisse habitant Bruxelles, nous avions déjà pour nos besoins organisé des relais dans le Tournaisis et le Borinage.

Le malheur voulut que le notaire Moulin dut traiter professionnellement avec Léon Degrelle, chef du mouvement rexiste, pour un achat d'immeuble. Moulin vit dans cette rencontre l'occasion idéale pour perpétrer un attentat contre Degrelle. Il s'en était ouvert au Grand qui avait foncé avec enthousiasme dans le projet. A son tour, le Grand avait mis dans la confiance un agent anglais, le "Captain Jackson" avec lequel il était entré en relation. Celui-ci avait approuvé le plan et promis même la fourniture de mitraillettes et de grenades pour réaliser cette spectaculaire opération.

Le Grand en avait référé tout naturellement à Butch, responsable du bureau militaire et cela d'autant plus que leurs équipes n'avaient cessé de travailler la main dans la main dès fin février 43. Butch avait essayé de dissuader son compagnon, l'adjurant d'abandonner le projet mais surtout de couper toute relation avec l'agent anglais. Celui-ci lui rappelait par trop ce Jackson dont le rôle dans l'arrestation d'Hohneck n'avait jamais été élucidé et dont les comportements avaient incité à la méfiance et provoqué la rupture de tout contact. Le Grand s'était entêté et Butch n'avait pu que refuser l'intervention de membres de sa compagnie dans cette opération.

Jackson, alias De Zitter, avait évidemment vendu la mèche à la GFP. La tentative d'assassinat s'était donc soldée par un fiasco. Le notaire et sa belle-soeur, Simone Verken, furent arrêtés au domicile de Léon Degrelle, drève des Gendarmes à Uccle. La GFP tenta de capturer le Grand, place Ste Croix, mais celui-ci parvint à s'échapper en abattant les policiers qui s'approchaient de lui. Hélas, sa femme fut appréhendée. Par bonheur, l'équipe de l'Armée Belge des Partisans dont le Grand avait demandé l'intervention pour attaquer la voiture de Degrelle à la sortie de sa villa se rendit compte que l'ennemi avait quadrillé le secteur et put se fondre dans la forêt de Soignes en évitant l'encerclement.

Cette malheureuse initiative avait ruiné la construction de la ligne de passage et fait perdre les fruits de deux mois de travail. En outre, elle nous avait coupés de nos contacts avec le service Marc et Luc et placé le Grand dans le collimateur de polices ennemies.

Au delà de l'échec et de ses conséquences immédiates les menaces pesant sur la 2ème compagnie pouvaient également affecter la 1ère compte-tenu de l'intense collaboration qui avait prévalu au cours des derniers mois.

Le 30 juin 43, les Allemands attaquèrent la maison des époux Andries, 40, rue Van Volsem à Ixelles. Des mouchards y avaient repéré le séjour d'illégaux de notre 2ème compagnie: Le Grand, Killer (Constant Flon), Bill (Joseph Bauwin) et Johnny French (Jean Caiveau), résistant français recherché dans son pays; y étaient également hébergés, en attente de rapatriement, 3 aviateurs de la RAF dont 2 anglais et un volontaire américain. Le combat débuta par le massacre à la grenade du groupe ennemi qui tenta d'enfoncer la porte; il se poursuivit dans la maison puis dans le bloc et les jardins. Nos hommes combattant au pistolet firent preuve d'un grand acharnement; ils tuèrent au moins 12 ennemis et en blessèrent un certain nombre. Mais hélas, les Allemands amenèrent des renforts et eurent bientôt plus de deux cents hommes en ligne; à la fin, les nôtres succombèrent ayant épuisé leurs munitions après trois heures de combat. Seul le Grand parvint à s'échapper par des prodiges de sang-froid.

Grâce aux renseignements arrachés à l'un des captifs, l'ennemi localisa la planque du Grand chez le garde-forestier Pierre De Man, à La Hulpe, en bordure de la forêt de Soignes. Le 10 juillet 43, la GFP cerna la maison forestière. Le Grand se défendit mais les policiers prenant la fille du garde en otage et s'en faisant un bouclier eurent raison de sa détermination après avoir menacé d'exécuter l'adolescente. Le Grand jeta son GP avec d'autant plus de rage et de désespoir que cette arme lui avait sauvé la vie lors de l'attentat manqué contre Degrelle. C'est la même arme qui avait bloqué l'intervention de la Feldgendarmérie lors de l'enlèvement à Ohain des timbres de ravitaillement et lui avait ouvert le passage lors du Fort-Chabrol de la rue Van Volsem.

Poursuivant sa traque infernale, la GFP arrêta Joseph Bontemps le 12 juillet et, quelques jours plus tard, Albert Debadrihayé, tous deux agents travaillant pour le Grand. Pendant cette semaine funeste, Pilule agent de la 1ère compagnie fut appréhendé par la SIPO suite à un malheureux hasard.

Tandis que l'ennemi s'acharnait sur la 2ème compagnie, une équipe de la 1ère réussit une dernière opération en pillant le garage de volontaires du travail près de la gare du Luxembourg à Ixelles pour se procurer du matériel roulant et des fournitures de campement destinées à l'équipement du futur maquis ardennais.

Juillet 43 vit la fin de deux années de guérilla urbaine dans la région bruxelloise. La polyvalence de nos activités et le manque d'étanchéité entre les réseaux avaient provoqué des pertes sévères dans nos rangs. Des 13 agents capturés par l'ennemi, cinq furent condamnés à mort et exécutés à

Breendonck, cinq autres classés dans la catégorie NN⁹ furent déportés dans les camps de concentration où deux d'entre eux moururent; deux subirent des détentions passagères et le dernier s'évada.

Ainsi s'acheva notre 2ème mutation, celle qui transforma des terroristes urbains en maquisards.

CHRONIQUE D'UNE ECHAPPEE

Décembre 1943

Le nom du narrateur n'apparaît dans aucun récit de la Thiérache. Et pour cause: ce compagnon de la première heure ne l'atteignit jamais. Recruté en février 1941, une première fois inquiété par la GFP en fin 42, il entra en clandestinité en avril 43. Son cousin pharmacien, résistant lui aussi, lui offrit hospitalité et occupation de façade dans sa pharmacie. Il y gagna immédiatement le surnom de Pilule.

Le 11 juillet 43, Clephte, sous-chef du groupe lui remit une nouvelle identité complète et son ordre de marche: il devait faire partie du contingent initial qui partait le surlendemain implanter notre premier maquis en Haute Ardenne. Par une coïncidence tragique, le 12 juillet, à l'aube, la GFP venait cueillir son cousin et sa femme; le potard fut emmené avec eux.

Au secret pendant quatre mois à Breendonck et Saint-Gilles, il fut transféré à Louvain puis dans le nord de la France au camp de travaux forcés de Watten-Eperlecques d'où il s'échappa.

*
* *
*

La prison, le camp sinistre avec ses baraquements trop bien alignés, la forteresse avec ses murs épais et froids, avec ses casemates sans ciel, autant d'images qui restent enfoncées dans la mémoire avec cette remembrance particulière de l'immobilité figée du dedans et son contraste, souvent rêvé, du dehors avec sa lumière et ses vivants.

Le songe que l'on fait dans ces lieux de réclusion et qui peu à peu prend forme, s'avive et se concrétise enfin, non plus dans la certitude mais

⁹ "Nacht und Nebel" (Nuit et Brouillard) : opposant à l'occupant nazi qui devait disparaître dans les camps de concentration sans qu'un tiers ne puisse connaître son sort, l'endroit de son incarcération, le moment de son décès.

dans la volonté confortée chaque jour davantage de retrouver ce dehors dont un long usage n'avait pu nous faire mesurer tout le prix.

Le verbe magique s'impose alors et tout se concentre sur l'objectif unique et précis : fuir, quitter l'espace clos pour revoir les contours familiers et renouer avec la fraternité de l'engagement silencieux. L'éventualité prend forme et devient l'idée obsessionnelle à laquelle l'esprit s'accroche jusqu'à percevoir un dénouement possible mais sans illusion fallacieuse.

D'aucuns croient dès lors imaginer le prisonnier rampant sous les barbelés, se confondant avec la nuit et la terre pour échapper à la trouée blanche des projecteurs, entreprenant une escalade périlleuse ou traversant à la nage une rivière glacée. On applaudit l'astuce du captif qui a entrevu une issue des plus simples et, sans craindre la souillure, s'enfuit sous les détritrus malodorants d'un camion-poubelle. On s'étonne, admiratif des trouvailles ingénieuses du détenu dont les humiliations, les brimades et les privations n'ont pas réussi à réduire l'esprit mais, au contraire, ont aiguisé l'imagination.

Cependant, pour celui qui s'échappe, point n'est question d'accomplir quelque prouesse mais bien de garder la tête froide, de dompter l'émotion, la peur peut-être, de marcher sans faiblir dans les traces pressenties et de demeurer dans l'élan initial. Même si l'on agit de manière très ordinaire sans jamais penser à vivre l'exploit ou quelque épisode hors du commun, en ayant seulement conscience de bien faire ce que l'on a prévu, de guetter les pièges et les obstacles inattendus, de conserver tous les sens en éveil, chaque instant de l'échappée, chaque infime partie de ce temps mémorable est un très long moment de vie. Ce sont des minutes à la fois misérables et exaltantes car la solitude est plus intense et on s'y sent recroquevillé, las d'avoir porté la grisaille où l'on croupissait mais remué aussi au tréfonds de soi par une impression fugace et nouvelle de légèreté, premier parfum d'une liberté encore incertaine.

La réalité est donc banale et cruelle mais toute triviale qu'elle soit, elle vaut peut-être d'être contée puisqu'elle enferme quelques moments d'humanité, alternance d'espoirs, de craintes, de souffrances parfois, de renoncements mais aussi de petits bonheurs parcimonieux.

*
* *

De longs mois se sont écoulés pesamment dans le secret des geôles et brusquement il en a été arraché, tout étourdi d'échapper à l'isolement où il a été confiné. Il a ainsi échoué dans une prison de Louvain où étaient rassemblés quelques dizaines de réfractaires au travail obligatoire. En un sens cette option le rassurait car, semblait-il, la police allemande avait admis la thèse dont il ne s'était départi à aucun moment, jouant aussi bien qu'il le

pouvait le rôle de pleutre, tentant d'échapper à la réquisition par la crainte des bombardements en Allemagne. Au fond de lui-même, il n'avait pas aimé le personnage qu'il s'était façonné lors des interrogatoires mais la raison commandait certainement de ne pas se poser en bravache.

Cette nouvelle prison avait l'avantage de laisser les détenus en salle commune. Il pouvait ainsi parler à nouveau à des êtres humains alors que la solitude avait empli tant de jours auparavant. Il avait pu aussi avertir ses parents du lieu de sa nouvelle incarcération, les revoir enfin quelques instants à travers un grillage, échanger quelques mots que l'émotion hachait. Ce fut un épisode majeur de son parcours, renouant avec le monde extérieur. Il avait glissé à son père que rien ne l'empêcherait de tenter l'impossible.

Des informations circulaient entre détenus sur la destination future des prisonniers: des camps de travail soit en Pologne soit dans le nord de la France, chacun s'accordant à préférer bien entendu la deuxième éventualité. On ne sait par quelle voie mystérieuse le renseignement était parvenu, mais on connaissait aussi le lieu approximatif du camp en France, non loin de St.Omer, entre les villages de Watten et d'Eperlecques encore qu'aucun ne situât vraiment St.Omer dans cette étendue qu'on appelait le nord de la France.

Parmi tous, Pilule était le seul pensionnaire passé par Breendonck et par le régime des isolés de St.Gilles. Plus que tout autre, il décortiquait les informations que la rumeur apportait du dehors, parfois suivant des cheminements extraordinaires créés et maintenus à travers prisons, camps et forteresses par des reclus dont l'ingéniosité dans la transmission croissait à la mesure de l'indigence extrême où ils étaient réduits.

Un jour vint qui marqua le départ vers la France d'un groupe de huit détenus. Il en faisait partie. Par bonheur, il avait revu une deuxième fois ses parents qui lui avait apporté une valise en osier où il trouva des trésors patiemment assemblés par des mains affectueuses: une salopette dont il bénirait l'usage plus tard, une paire de chaussures mi-cuir, mi-carton, du linge et des objets de toilette et, ô bonheur, deux boîtes de sardines. En pensée, il mesura la dépense que pouvait représenter le contenu du bagage sachant la difficulté pécuniaire de cette époque déraisonnable. Aujourd'hui, Pilule perçoit encore avec netteté le moment où il reçut cette précieuse valise dont il se surprit ensuite à palper longuement les effets qu'elle enfermait, véritable richesse pour quelqu'un retranché des commodités d'une vie normale.

Il revoit mal l'interminable voyage commencé dans l'après-midi depuis Louvain et prolongé à travers la nuit avec des haltes, des soubresauts, des cahots menant le convoi selon un itinéraire confus. Il vit défiler la gare de Gand puis sombra dans la somnolence pour se réveiller à Lille et attendre un autre train. Il avait l'esprit embué par un mauvais sommeil, mais il se

souvent d'une énorme salle d'attente aménagée de bancs et de tables où une troupe imposante de soldats se restaurait à grand bruit. Il eut été difficile de s'esquiver sur la pointe des pieds mais maintenir l'idée de l'évasion, en effleurer l'éventualité dans un tel environnement lui parut cocasse et lui réchauffa le cœur.

Le groupe reprit un train alors que l'aube pointait. Les petites gares défilaient sans qu'aucun puisse situer les étapes du voyage. Les sbires qui encadraient le groupe n'étaient pas bavards entre eux et rien ne filtrait de leurs courts échanges. Et puis, ce fut St.Omer après un parcours long et fastidieux fait d'arrêts, de faux départs et de saccades. Le groupe demeura dans le train; visiblement les wagons se vidaient de leurs voyageurs comme si on était parvenu à la station terminale et qu'au-delà on entrait dans une autre contrée.

Ayant dégorgé sa cargaison d'humains, le convoi repartit mais, cette fois, à l'attitude des gardes, on sentait le but proche. La voie de chemin de fer s'éloignait puis se rapprochait à travers les champs d'une route qui longeait elle-même un canal. Ces deux traces sinuèrent de concert avec le convoi jusqu'à l'arrêt dans une gare dont le maigre fronton révéla que la troupe était parvenue à Watten. Pilule fut attentif à tout ce qui les entourait, à l'absence de barrière au passage à niveau, au fait que le groupe empruntait une route étroite perpendiculaire à la voie ferrée, au large fossé d'eau croupissante qui la bordait d'un côté et aux champs qui la cernaient de l'autre. C'était la "voie royale" qui conduisait à environ un kilomètre de là à l'entrée du camp.

*
* *

Lorsque le portail fut franchi, Pilule décela d'abord une odeur nauséabonde, écoeurante. Cette peste provenait d'immondes latrines, sortes de longs baraquements à claire-voie jetés sur une énorme excavation remplie de déjections. On lui raconta que la veille, un jeune prêtre prisonnier y avait glissé tout entier se déchirant les mains aux barbelés qui entouraient les bords glissants du cloaque. Cette odeur s'infiltrait partout jusque dans les chambrées des baraquements pouilleux où elle se mêlait à celle d'hommes mal lavés. Ce qui le frappa aussi fut la boue où l'on s'enfonçait partout et que le déversement de cailloux n'avait visiblement pas absorbée. Plus tard, il constata que la plupart des prisonniers portaient sur une jambe de pantalon une marque circulaire de peinture jaune. Son voisin de chambrée lui annonça que les séances de peinture survenaient par vagues et que nul n'y échappait. C'était paraît-il une parade aux évasions éventuelles. On lui confirma aussi que les prisonniers, bien encadrés de soldats, partaient tous les matins très tôt en colonne vers un chantier extérieur, à trois kilomètres de là.

Il fallait savoir tout cela, s'initier à des habitudes pour ensuite ne s'étonner de rien et rentrer dans l'anonymat du nombre pour s'y confondre. Nanti à satiété de ces informations à la fois élémentaires et indispensables, il s'apprêta à passer sa première nuit ou plutôt il s'essaya à dormir car sa paillasse comme toutes les autres d'ailleurs était infestée de puces qui lui donnèrent allègrement l'assaut. Une autre calamité commença à lui poser des problèmes; depuis ces dernières nuits, il ne parvenait plus à reposer de manière durable sans devoir se lever et uriner de plus en plus fréquemment. Dans ce nouvel environnement, le problème prenait d'avantage d'acuité; tout devenait pénible car il devait descendre de la couchette supérieure, retrouver ses chaussures, se diriger dans le noir vers la sortie du baraquement dont les abords n'étaient que boue. Il était quasiment impossible, voire même dangereux de retrouver les latrines au milieu de la nuit ou de se glisser derrière le baraquement pour se soulager. Un avertissement amical lui avait d'ailleurs conseillé de ne pas sortir après l'extinction des feux sous peine de servir de cible à des gardes plus nerveux la nuit que le jour. Il pissait donc depuis le seuil faute de pouvoir agir autrement. Tous l'imitaient d'ailleurs, à moindre cadence sans doute, si bien que l'entrée de la baraque fleurait l'urinoir public.

Le réveil avant l'aube prenait des aspects fantomatiques. Dans la clarté falote, chacun s'efforçait d'affronter à nouveau la réalité en quittant à regret le refuge des songes et l'inconscience du sommeil. Quelques maigres instants de répit et puis il faudrait se jeter dans la nuit, patauger dans la gadoue, s'aligner dans le froid, attendre le bon vouloir des hommes casqués, répondre à l'appel, s'ébranler en une longue colonne et avancer sous les cris gutturaux de la soldatesque. Puis ce serait le chantier où tous prenaient en horreur les sacs de ciment à coltiner à longueur de journée pour le prix d'une pitance dérisoire.

Lui présentait qu'il ne pourrait supporter longtemps ce régime alors que les mois précédents l'avaient affaibli. Il put se laver une ou deux fois malgré le gel et les tuyauteries récalcitrantes d'installations à tous vents; il put aussi, non sans peine, décoller ses chaussettes de mollets encroûtés par les piqûres de puces que l'on grattait inconsciemment. Il ne supportait pas la puanteur, la boue, la lassitude immense qui l'envahissait insidieusement; il était écoeuré de cette grisaille qu'un novembre finissant jetait sur toutes choses. Mais il restait attentif à toutes les informations en se gardant de paraître intéressé par ceux qui les rapportaient.

Ainsi, disait-on, le camp était à la limite d'une zone militaire bordant la côte sur la profondeur de trente kilomètres. Tous les ponts sur le canal proche étaient gardés et des patrouilles sillonnaient constamment cette zone "rouge", contrôlant sans cesse les déplacements de la population. Cependant, des travailleurs réquisitionnés, munis de documents spéciaux, pouvaient y circuler librement et logeaient chez l'habitant, échappant aux contraintes du

camp. A la tombée du soir, la colonne croisait ainsi des groupes d'hommes aussi ternes que les prisonniers, aussi courbés qu'eux avec la seule différence que ceux-là ne portaient pas la marque jaune à la jambe.

Sachant qu'un jour ou l'autre il n'échapperait pas à cette souillure, Pilule avait enfilé la salopette que la valise d'osier lui avait apportée. Il observa les habitudes du soir, au retour du chantier, les places qu'occupaient les gardes le long de la colonne surtout dans la portion de route entre la gare dont elle traversait les rails et l'entrée du camp, le moment où à cet endroit l'on croisait les petits groupes d'hommes "libres".

Sept jours avaient suffi à étayer sa résolution. Il fallait maintenant un peu de courage et de sang-froid. Le huitième jour au réveil, il s'habilla dans son coin avec précaution. En prévision du froid qui s'intensifiait mais aussi pour parer à toute éventualité funeste, il revêtit deux gilets de corps, deux chemises, le gros pull qu'il avait patiemment doublé à la prison de St. Gilles. Il abandonna la salopette dans la valise d'osier qu'il ferma comme à l'ordinaire et accomplit les mêmes gestes quotidiens s'efforçant de ne déroger en rien à l'observance des rites journaliers. Il endossa sa veste épaisse comme chaque jour, s'harnacha comme chaque matin de son havresac dans lequel il avait glissé les boîtes de sardines sagement conservées.

Le huitième jour commença. La journée fut ce qu'avaient été les précédentes mais, au tréfonds de lui-même il sentait progressivement se gonfler une certaine appréhension qu'il s'efforçait de contenir, non qu'il craignît le moment de la fuite mais confusément l'inconnu de l'après. Il se contraignit à ne plus réfléchir pendant qu'il chargeait et déchargeait des sacs, se laissant absorber par la mécanique du geste et se convaincant qu'il s'agissait d'un jour ordinaire. Il évita ainsi les divagations qui auraient paralysé sa détermination.

Le crépuscule fut précoce en ce début décembre alors que la colonne du retour se formait. Il s'était glissé dans le dernier tiers de la troupe à côté d'un homme d'âge mûr qu'il avait côtoyé à Louvain et dont il s'était assuré de la loyauté. Dents serrées, il lui confia: "Je m'en vais; surveille le garde à l'arrière, il n'y en a qu'un pour l'instant; tu me diras le moment."

Un premier groupe d'hommes arriva en sens inverse, plus loin, un second plus compact. Le compagnon glissa: "Vas-y"; une pression des mains et un bref merci murmuré et se retournant, il emboîta le pas aux hommes *libres* en adoptant leur démarche, le dos courbé et les yeux au sol. On dépassa la fin de la colonne; tout en marchant vers la gare, le groupe s'étirait, perdant un à un en chemin des hommes qui partaient vers des habitations proches. Il fut seul en abordant le passage à niveau qu'il franchit tête baissée pour éviter dans l'obscurité le piège des rails et des billes de bois disjointes.

Il vit trop tard deux silhouettes massives surgir en sens inverse et ne put s'esquiver à temps. Il heurta une épaule et une voix hurlante lança aussitôt des invectives et des imprécations violentes. C'était le chef du camp qui éructait ainsi!

Mais sans doute ce jour là était-il pressé car il se contenta d'une bordée d'insultes et d'un haussement d'épaules avant de faire volte-face.

L'ombre absorba Pilule; il l'avait échappé belle. Malgré des jambes flageolantes après une telle rencontre, il jugea sage de s'éloigner au plus vite. Il laissa la gare derrière lui foulant désormais la route que le train avait longée à l'arrivée. Il marcha bientôt d'un pas régulier, croisant de temps en temps quelques personnes, un cycliste; un autobus le dépassa. Peu à peu, les battements de son coeur reprirent un rythme normal et la réflexion un moment perturbée revint à plus de mesure. Il fit un effort de pensée pour renouer avec la sérénité sachant que seul le calme intérieur était sa meilleure sauvegarde. Il fallait maintenant apprécier la situation compte tenu des données, un peu précaires peut-être, dont il disposait: il suivait la bonne direction générale vers St. Omer et plus loin vers Tourcoing où habitaient des gens fort liés à sa famille; cependant pour éviter St. Omer et ses faubourgs, il serait préférable, à l'endroit propice, de traverser la rivière qu'il rejoindrait bientôt. Les ponts étaient sous bonne garde; il avait un peu d'argent français; il lui manquait une carte pour s'orienter de manière plus précise; sa besace contenait un quignon de pain et deux boîtes de sardines, quelques objets élémentaires de toilette.

Ce bilan fait, il opta pour la recherche d'un abri et si possible d'une assistance qui lui permette de choisir le meilleur chemin pour atteindre au moindre risque son objectif.

*
* *

Pilule continua à longer les maisons. La lune éclairait suffisamment les façades blafardes pour qu'on pût les distinguer assez nettement et se diriger sans trop de difficulté. Il avisa un vélo accoté au seuil d'une fenêtre et l'idée lui traversa une seconde l'esprit de l'enfourcher pour s'éloigner plus rapidement du camp, encore trop proche à son gré. Mais à peine cette tentation avait-elle surgi qu'il la repoussa aussitôt alors qu'il n'avait même pas esquissé un geste vers l'engin. L'instant d'après, il se demanda comment cette pensée avait pu se manifester: il n'était pas dans une situation si cruciale qu'elle justifiait à ses yeux une telle appropriation. L'écho d'un vieil atavisme ou d'une superstition ancillaire lui souffla d'ailleurs qu'il aurait pâti plus tard s'il avait accompli cet emprunt et qu'il valait mieux affronter les épreuves sans faiblesse initiale.

Il s'attacha dès lors à trouver un asile accueillant et sûr. Il ne fallait pas tarder à joindre ce refuge car les habitations s'espaçaient. Cela signifiait aussi qu'il atteignait les limites de Watten et qu'une campagne incertaine se rapprochait. Il s'arrêta à plusieurs portes s'efforçant d'entendre quelque bruit. Il écouta ici des bavardages dont il ne put saisir le sens, plus loin des gens qui se disputaient, là enfin des babils d'enfants et le son modéré d'une voix féminine. Il remarqua aussi l'intermède de paroles prononcées plus lentement; c'était une voix masculine un peu enrouée qui détachait les mots et qui ne pouvait appartenir à un homme jeune. Il écouta avec avidité sans déceler apparemment d'autres présences puis se décida à frapper quelques coups légers.

Le silence s'établit aussitôt à l'intérieur puis il entendit un pas un peu traînant venir à lui. La porte s'ouvrit et il aperçut la silhouette d'un homme grand et un peu voûté qui se pencha en disant simplement: "Que désirez-vous?".

"J'ai fait un long chemin; je voudrais boire et me reposer un peu si je ne dérange pas trop votre famille."

"Entrez" répondit aussitôt l'homme qui s'effaçant d'abord, jeta ensuite un regard circonspect au-dehors, puis rassuré sans doute, ferma l'huis et tourna la clef.

Pilule salua la dame relativement jeune mais très pâle qui se tenait près d'une cheminée. Il vit aussi quatre petites mains qui s'accrochaient aux bords de la table pour hausser des minois un peu barbouillés et curieux. On le fit asseoir. Il guetta le visage de l'homme âgé où il vit deux yeux d'un bleu délavé, des joues maigres et ridées, une moustache un peu tombante et jaunie par endroits mais il perçut surtout l'aménité du regard. La jeune femme était visiblement lasse, les cheveux un peu défaits et tentait de calmer les enfants excités par la présence d'un intrus.

Aucun des deux adultes ne posa de question mais le vieil homme rompit le silence: "Nous n'avons hélas pas grand-chose à manger mais nous pouvons vous donner un peu de soupe et un morceau de pain; nous n'avons rien d'autre à vous offrir." La jeune femme le servit aussitôt et bien que la petite famille ait les yeux rivés sur lui, il absorba cette soupe avec recueillement, retrouvant à chaque cuillerée une sapidité qu'il n'avait plus savourée depuis bien des mois. Le breuvage chaud et onctueux le remplit d'aise bien qu'il soit un peu gêné de le déguster seul.

Un moment, il demeura inconscient de son entourage, envahi par le bien-être, récupérant machinalement avec le doigt mouillé de salive la moindre miette de pain. Il avait souvent répété ce geste mesuré à Breendonck où le dénuement était extrême, recueillant dans un pan de sa veste d'infimes parcelles de nourriture. Plus tard, assis à la table familiale, il suivrait

longtemps cette humble habitude, sorte de rituel plus attaché au respect de la provende que la répétition mécanique d'une manie désuète.

Il retomba brutalement dans la réalité et se rendit compte que des regards attentifs avaient guetté sa quête dérisoire mais sans l'interrompre. Il balbutia des remerciements embarrassés. "Ce n'est pas grand-chose", répéta le vieil homme, "mais visiblement cela vous a fait du bien; nous en sommes contents." Il ajouta qu'il était le grand-père, vivant avec sa belle-fille et les deux enfants; qu'ils avaient d'autant plus de difficultés que son fils était prisonnier de guerre en Allemagne.

Le visiteur ne cacha pas dès lors d'où il venait et vers quelle destination il comptait se diriger. "C'est loin", commenta l'ancien "mais vous êtes jeune. Vous coucherez dans la grange; elle donne sur les champs; en cas d'alerte, il vaut mieux que vous le sachiez. Je vous ferai passer le pont demain matin; la garde ne s'y poste qu'à 6 h 1/2. Ensuite vous prendrez les petites routes et de préférence les chemins car le pays est infesté de SS. Je vous donnerai une carte sommaire que j'ai là dans un vieil almanach et nous tracerons une ligne à travers tout vers Tourcoing; vous la suivrez au plus près. Mais ne vous faites aucune illusion, c'est vraiment très loin, plusieurs dizaines de kilomètres."

"Il vaudrait mieux vous reposer maintenant; je vais vous conduire."

Pilule tint à remercier la jeune femme: "Madame, vous m'avez donné une part de votre repas alors que vous avez si peu. Permettez-moi de vous laisser deux boîtes de sardines; en chemin, je ne pourrais les ouvrir par manque d'outils. Merci de votre hospitalité, je n'oublierai pas."

Le grand-père le précéda vers la grange à l'arrière de la maison, lui montra deux issues et la direction des voies d'échappée. "Là, dans ce foin, avec une couverture, vous aurez chaud. Essayez de dormir, je viendrai vous réveiller vers 5 h 1/2 ; bonne nuit."

Il resta seul dans l'obscurité et s'étendit bien enveloppé dans le foin où il s'enfonça avec satisfaction. Il s'était promis de veiller pour faire face à tout imprévu mais la fatigue le submergea et malgré quelques tentatives de vigilance, il sombra. Son besoin fréquent d'uriner le maintint malgré lui en état d'alerte mais à chaque fois il se coulait à nouveau dans un répit salutaire si bien, qu'imparfaite et entrecoupée, cette nuit lui procura un réel bienfait. Déjà l'odeur ambiante avait varié sans qu'il en soit conscient au premier abord. Celle du foin, généreuse, avait remplacé la fadeur de celle du camp et des chambrées. Pour la première fois aussi depuis de longs mois, il logeait sous un toit dont les habitants, si démunis fussent-ils, l'avaient accueilli avec simplicité et dignité comme si l'abri et la protection au fugitif allaient de soi.

Le soleil chauffait un peu. Il résolut de manger et de se reposer en faisant le point d'après la carte. Pour améliorer son ordinaire, il déterra un navet et l'ayant sommairement nettoyé, chercha refuge dans une meule pour s'y abriter sans craindre de mauvaise surprise. Il se souvient que le navet avait un goût très fort mais que cela corsait un peu celui du pain. Tout en savourant la nourriture qu'il gardait longtemps dans la bouche comme pour la prolonger, il considéra la carte et conclut qu'il avait accompli environ un tiers de son parcours. Le document ne portait pas d'échelle de sorte qu'il ne put apprécier la distance effectivement franchie.

Après la guerre, une carte routière lui révéla que quatre-vingt-dix kilomètres séparent Watten de Tourcoing. Il bénit a posteriori l'ignorance qu'il en avait au moment de son échappée et qui aurait peut-être eu raison de ses efforts.

A cet endroit de son trajet, le fait d'avoir parcouru un tiers de son voyage le rassura plutôt ; il s'imprégna de ce contentement pour reprendre la route. Il devait maintenant être aux environs de midi ou de treize heures ; la marche se poursuivrait encore tout le reste de la journée, peut-être même au-delà du crépuscule. Il fallait, tant qu'il faisait clair, assurer la meilleure cadence sans faiblir ; parcourir du chemin, le plus de chemin possible, marcher et marcher encore.

A force de ne penser qu'à cela, l'esprit ne conservant que la stricte vigilance, sorte de sentinelle dressée à pressentir le danger, tout son être se consacrait à la seule tâche essentielle : mettre un pied devant l'autre régulièrement sans changer le rythme. Pour ne pas s'abrutir à cette seule préoccupation et soutenir son effort, il s'obligeait à apprécier à leur juste valeur ce qui lui était donné en cet instant : la vue de cette campagne autour de lui, l'espace offert sans limites apparentes, la nature sans doute dépouillée par un début d'hiver mais où il retrouvait des couleurs et des formes oubliées.

Pour avancer aussi, il se stimulait en pensant à ce qu'il avait fui. Il avait encore à l'oreille des bruits qu'il n'oubliera d'ailleurs jamais : les ordres braillés par les SS chaque matin à Breendonck où chacun était cueilli au seuil de sa cellule, le sac sur la tête, des sabots trop grands aux pieds et le kübel¹⁰ à la main pour être poussé avec une brutalité systématique jusqu'à des récipients pleins de déjections où l'on plongeait parfois le bras ne sachant comment s'arrêter, à la grande hilarité d'ailleurs de sadiques venus assister à l'humiliation.

¹⁰ Récipient servant de seau hygiénique.

Il entendait encore et entend toujours les hurlements de malheureux soumis à des tortures ignobles, leurs gémissements durant des heures après qu'ils aient été traînés comme des loques dans leur cachot. Il se souvenait des matins où des cellules étaient ouvertes à grand fracas, de prisonniers arrachés de leur bat-flanc avec cynisme et puis, quelques minutes après, de la déchirure d'une fusillade, de l'hébètement où l'événement jetait les compagnons. Il percevait les murmures ensuite, des chuchotements différents du quotidien, comme imprégnés d'une ferveur particulière, répétés par-dessus les murs grillagés comme autant d'oraisons à ces disparus dont on ne connaissait même pas le visage.

Ces images étaient autant d'aiguillons qui le tenaillaient et l'empêchaient de faiblir ; la répulsion et la haine le maintenaient tout entier en éveil. Un pas, puis un autre encore, l'oeil rivé plus loin, au bout de la route, à cet horizon qui se déroba à son acharnement.

*

*

*

Les rayons du soleil faiblissaient tandis que les ombres allongées et la brume naissante estompaient peu à peu les contours. Tout à son effort, Pilule ne s'était pas rendu compte de l'écoulement du temps. Il sentit cependant la fraîcheur de cette fin d'après-midi et frissonna. L'échauffement provoqué au long de la journée par la marche sembla tout-à-coup le quitter ; la fatigue brusquement l'envahit et ce qui paraissait encore facile l'instant d'avant, lui parut alors infiniment pénible, presque insurmontable. Il fallait qu'il boive et reprenne des forces.

Il a oublié le nom du dernier village qu'il n'a pas contourné mais il se souvient d'avoir débouché sur la place de la gare. Il se sentait tellement dépourvu d'énergie que l'idée lui vint d'emprunter le train au moins pour une partie du voyage. Tout en évaluant le risque encouru notamment par l'absence de pièce d'identité, il entra dans la grande salle des guichets pour connaître la distance le séparant d'une grande ville et le prix du voyage.

Il avait au préalable repéré les deux entrées de la salle où une bonne quinzaine de voyageurs attendaient déjà. Tandis qu'il consultait l'horaire affiché, il vit par les fenêtres approcher deux gendarmes. Il se colla aussitôt à la 2^{ème} entrée. Dès leur arrivée, les pandores commencèrent à vérifier les identités. Tandis qu'ils opéraient au début de la file en lui tournant le dos, il ouvrit la porte sans bruit et se glissa dehors sans se retourner, souhaitant de passer inaperçu et d'avoir le temps, sans se presser, de traverser la place. Il y parvint et tourna à un angle de rue s'efforçant de maîtriser son envie de courir bien que simplement marcher fût devenu difficile.

La rue qu'il emprunta conduisait à une autre place où il avisa un café aux grandes baies vitrées. Il le dépassa tout en y jetant un coup d'oeil; à l'intérieur, la tenancière, appuyée derrière son comptoir, devisait avec une autre dame. Il revint sur ses pas, entra en saluant les deux dames et alla s'asseoir de telle manière à surveiller l'enfilade de la rue.

"Puis-je avoir une boisson chaude " demanda-t-il?

"Si vous vous contentez d'un oxo, c'est tout ce que je peux vous donner" répondit aussitôt la tenancière avec une mimique qui montrait son regret de ne pouvoir offrir mieux.

"Cela va très bien, merci", dit-il.

La tenancière disparut vers une arrière-salle, une cuisine sans doute, où elle maintenait probablement au chaud une bouilloire d'eau car elle revint presque immédiatement avec une soucoupe et un bol fumant où fondait un cube. Il attendit quelques secondes avant d'avalier une première gorgée qui lui fit un bien immense, puis il but patiemment à intervalles tout en écoutant la conversation des deux dames qui parlaient à voix haute comme si elles avaient été seules. Leurs paroles le surprirent car elles devisaient sans aucune retenue des méfaits de la guerre, des boches, de la milice, le tout mêlé des soucis de ravitaillement et des possibilités du marché noir. Il était quand même un peu étonné de cette liberté d'expression devant un étranger qui apparemment ne leur suscitait aucune méfiance. Tout en dégustant son breuvage, il apprit que la dame attendait un autobus qui n'allait d'ailleurs pas tarder, qu'elle était ravie d'avoir trouvé de la farine, des pommes de terre et divers légumes ce qui expliquait les nombreux cabas à ses pieds.

Ayant achevé de boire, il se leva pour payer au comptoir et au passage demanda à la voyageuse où se rendait le car qu'elle allait emprunter. "A Lille; c'est à trente kilomètres; une petite heure", répondit-elle avec vivacité. Elle ajouta aussitôt sans attendre sa réaction : "Si vous y allez aussi, peut-être m'aidez-vous à porter mes cabas", et le regardant bien en face, elle précisa : "A cette heure et en semaine, il est rare de tomber sur un contrôle. Je ne crois pas, à vous voir que vous aimeriez en rencontrer."

Ainsi, elle avait pressenti une situation anormale mais n'en demandait pas davantage. Elle dit encore avec autorité: "Enlevez votre havresac et tenez-le à la main; à partir de maintenant je passe pour être votre mère; donnez-moi votre argent, si vous en avez, que je prenne votre ticket en même temps que le mien."

Il n'eut pas l'occasion de commenter ces propos car le bus s'arrêta non loin du café dans un bruit impressionnant de ferraille bringuebalante: "Allons-y" dit la dame.

Le véhicule se bourra rapidement. Il fut coincé, des sacs à la main, auprès de la dame, sans pouvoir se rapprocher de la deuxième issue. Il ne pouvait plus bouger et dès lors il ne put que souhaiter effectivement un jour exempt de contrôle; et l'on partit.

A chaque arrêt que le conducteur annonçait, il s'évertuait à discerner ce qui se passait au-dehors mais c'était en pure perte car la nuit s'épaississait et les vitres du car étaient tout embuées. Bien qu'il ait pris lui-même le risque de ce voyage, il se maudit intérieurement de s'être laissé enfermer dans cet espace clos alors que ses pas l'avaient conduit toute la journée sans qu'il se sentît restreint dans ses mouvements. Il avait pu maîtriser les dangers, mais dans cette enceinte il se sentait privé de toute possibilité d'échappatoire. La dame dut deviner ses pensées car elle lui glissa à plusieurs reprises un "tout va bien" qui se voulait rassurant.

Le voyage fut long, chaque arrêt se transformant en épreuve angoissante. Lorsqu'enfin le véhicule atteignit Lille et le terminus sur une place de la ville, il était baigné de sueur. Il descendit du bus comme un somnambule mais avec un sentiment d'extrême délivrance au fond du coeur. La dame et lui s'éloignèrent un peu de la foule. Il lui demanda comment rejoindre Tourcoing et le quartier où il savait trouver la rue qu'il recherchait. "Vous pouvez y aller à pied mais c'est encore très loin ; prenez le tram, cela fera à peine une demi-heure" lui conseilla la dame. "Je vous quitte maintenant, merci de m'avoir aidée à porter mes paquets" lança-t-elle avec quelque malice.

Le lieu de départ des trams était proche. Il a oublié l'indicatif de la rame où il monta mais il se souvient encore d'un dernier incident qui aurait pu être fatal à son équipée. Par prudence, il était demeuré sur la plate-forme où curieusement il resta seul alors qu'à l'intérieur les gens étaient encaqués. Des voyageurs qui montaient aux arrêts le regardaient bizarrement. Il finit par se demander ce qu'il pouvait comporter d'étrange jusqu'à ce qu'un Allemand montât. Celui-ci avec des "Herrein" insistants lui montra aussitôt l'intérieur du tram sans qu'il comprît assez vite. Un civil compatissant voyant la scène depuis le compartiment, fit coulisser la porte et l'entraîna à l'intérieur lui disant à voix basse: "Ici à Lille, la plate-forme des trams leur est strictement réservée." Il se tint coi le reste du voyage, attentif cependant à regarder au-dehors à l'approche des arrêts, prêt à se couler si possible vers la deuxième sortie.

Rien ne se produisit jusqu'à l'endroit où il devait descendre. Il commença à mieux respirer tout en s'orientant. Il dut demander à plusieurs

reprises son chemin à de rares passants mais parvint finalement devant une grande demeure dotée d'une porte d'entrée et d'une porte cochère imposante. Il vérifia la plaque de cuivre indiquant *Mr. Montois, docteur-vétérinaire*. Il était arrivé à bon port.

Il actionna un bouton qui déclencha à l'intérieur un véritable carillon. Quelques secondes à peine s'écoulèrent et un homme apparut dans la faible lumière d'un vestibule. Il lui balbutia: "Je suis Jacques, le fils de Walter et d'Hélène."

La surprise parut pétrifier ce monsieur mais ce fut très bref. Deux mains se précipitèrent vers lui; il fut littéralement happé à l'intérieur et spontanément, cet homme qu'il n'avait jamais vu le prit dans ses bras lui disant: "Votre père nous avait prévenus d'une éventualité semblable mais mes parents et moi-même n'avions pas cru cette échappée possible; vous avez réussi, vous êtes ici chez vous."

Puis tout se déroula comme dans un rêve; les vieux parents émus qui l'accueillaient dans une étroite salle à manger, -la seule pièce de la maison qui fut chauffée, s'excusaient-ils- qui le pressaient de partager le repas du soir, qui sans l'abasourdir ni trop le presser de questions, le faisaient raconter son échappée et l'entouraient de mille prévenances affectueuses, comme pour lui faire oublier cette journée si féconde en émotions. Il conta son parcours par bribes, perclus de fatigue, hébété par la densité exceptionnelle des dernières vingt-quatre heures, se rendant compte de la chance qui l'avait porté jusque là, étonné d'avoir parcouru plus de cinquante kilomètres à pied et balançant entre la jubilation intérieure et l'incertitude des étapes encore à franchir.

Avant qu'il allât se reposer, on convint d'alerter ses parents par les voies les plus opportunes en souhaitant que son père puisse lui procurer une identité et un quelconque *ausweiss* le mettant à l'abri de contrôles ultérieurs trop pressants. Le fils de la maison le conduisit ensuite à une chambre d'ami. Resté seul, il considéra longuement le décor, allant d'un meuble à l'autre, touchant les objets comme pour s'habituer à nouveau à la normalité.

Il aurait voulu s'abandonner très vite au moelleux du lit et à la légèreté de l'oreiller mais un fond de prudence lui fit inspecter l'environnement. Il put ainsi constater que la fenêtre s'ouvrait sur une plate-forme dont le niveau se prolongeait par le faite des murs séparant des jardins. Il préférait connaître cette issue.

Peu après, il s'enfonça dans le lit avec un sentiment de soulagement et de béatitude et se laissa aller en tentant de s'abstraire de toute pensée. Il eut rapidement de brefs moments de profond sommeil sans parvenir cependant à se maintenir dans un assoupissement apaisant. Il chercha longuement une place commode mais en vain; sans doute son corps n'était-il plus accoutumé à la

souplesse d'un matelas. Sans attendre davantage, il prit les couvertures et l'oreiller et s'allongea sur le tapis au pied du lit. Il s'endormit cette fois pour de bon.

La nuit fut bienfaisante mais s'interrompit brutalement au petit matin. Il fut réveillé par le bruit insistant du carillon de la porte d'entrée; la pendule qui garnissait le marbre de la cheminée marquait 6 h 1/2. Il entendit de grosses voix et sans attendre plus longtemps, il se jeta sur son pantalon, enfila vaille que vaille ses chaussures et enjamba le rebord de la fenêtre pour se retrouver sur la plate-forme. Il s'y immobilisa avant d'aller plus loin, s'efforçant de capter d'autres bruits.

Des gens avaient sans doute traversé la maison et débouchaient maintenant dans une cour intérieure que lui-même surplombait. Le maître de maison précédait deux silhouettes corpulentes qui entrèrent avec lui dans une sorte d'atelier où l'on fit de la lumière. A ce moment, quelqu'un frappa à la porte de la chambre et lui lança: "Ne vous inquiétez pas; deux paysans du coin sont venus voir mon père qui est vétérinaire pour faire châtrer un chat avant l'ouverture du marché où ils tiennent un étal." Il eut encore l'esprit de dire "merci de m'avoir prévenu" mais il resta pantois, ébranlé par l'aspect dérisoire de l'aventure. La démesure entre sa réaction et la cause insignifiante qui l'avait provoquée lui apparaissait de manière flagrante. Peut-être la journée précédente avait-elle été trop rude, trop intense au point d'exacerber ses réflexes.

Les faits semblaient l'appeler à une meilleure appréciation; cependant il préférait conserver une relative promptitude à réagir plutôt que de se laisser gagner par un manque de discernement au moment décisif. Mais bon dieu, que c'était difficile et combien en cet instant se sentait-il fragile et démuné.

* * *

Les jours suivants s'écoulèrent dans la simplicité et dans le calme, son extrême fatigue s'amenuisant peu à peu. Après avoir passé sa dernière nuit sur le plancher de la chambre, il avait réintégré le lit et parvenait à s'y accommoder. Il retrouvait une vie ordinaire sachant très bien que cette éclaircie était toute temporaire, qu'il ne s'agissait que d'une pause dans son parcours. La guerre n'était pas finie; ce n'était qu'un épisode de sa vie; il en avait une conscience très nette et évitait de s'engourdir l'esprit sachant que son abri provisoire ne pouvait l'abstraire des événements ni provoquer son indifférence.

Arriva un jour un messenger envoyé par son père; c'était un proche parent auquel son métier de courtier en vins facilitait le passage des frontières et les fréquents voyages en France. Il apportait des documents d'identité

apparemment valables, un peu d'argent et surtout des informations sur les possibilités d'hébergement à Bruxelles. On lui conseillait de trouver refuge pour un premier temps chez des cousines âgées qui voulaient bien de cet encombrant parent à condition, avaient-elles dit, qu'il se tienne tout à fait tranquille.

Il ne pouvait s'éterniser à Tourcoing. Le vieux vétérinaire, toujours sur la brèche, bénéficiait de bons d'essence et pouvait circuler dans son antique auto. Il s'offrit à lui faire passer la frontière dont il connaissait les moindres recoins, tous les douaniers et gardes en tous genres, et à le conduire à Tournai.

Il a oublié la date de son départ -ce devait être aux environs de la mi-décembre- mais se souvient des adieux affectueux de cette famille qui l'avait accueilli avec tant de générosité. Après ces "au revoir" trop attendris, il dut se fermer l'âme à l'émotion pour ne se consacrer qu'à cet objectif précis de rejoindre la capitale sans incident.

A Tournai, il prit un train en fin d'après-midi sachant qu'il courait encore quelque risque avec des papiers dont il doutait de la qualité. Ce fut encore un voyage difficile avec des moments d'appréhension et d'incertitude mais qui se termina sans accroc. Il faisait nuit quand il sortit de la gare à Bruxelles et après avoir réfléchi un court instant, il décida de ne pas se rendre chez les cousines, dont l'aînée manquait totalement d'aménité, mais d'aller revoir son quartier, sa rue, et peut-être de loin apercevoir la maison. Il y avait longtemps, bien avant sa captivité qu'il l'avait quittée.

Par prudence, il demeura sur la plate-forme arrière du tram et descendit deux arrêts avant celui proche de sa demeure. Il suivit dans l'ombre les rues qu'il avait tant de fois parcourues et mesura combien on peut s'attacher au coin où l'on a vécu son enfance et sa jeunesse. Il arriva ainsi au début de *sa rue* et s'immobilisa dans un porche pour regarder. A cette heure, son père donnait cours à *l'école du soir*, comme on disait à l'époque; il devinait sa mère au rez-de-chaussée, seule dans la maison, s'activant près de la cuisinière, unique source de chaleur de l'habitation. Il s'avança à pas comptés sondant la nuit pour ne pas être surpris et parvint jusqu'à la porte, glissa le long de la façade en caressant les murs. Il entendit tisonner le poêle; sa mère était à peine à quelques mètres Il s'arracha à l'envie de sonner et accéléra sa marche mais il eut conscience, à cet instant, de vivre un moment privilégié, un petit bonheur que l'on ressent au tréfonds de soi en retrouvant son univers après une longue épreuve.

Pilule se sentait maintenant apaisé. Il avait accompli une sorte de pèlerinage, renouant avec un environnement familial, des bruits coutumiers, des odeurs même et s'en trouvait rassuré, un peu comme le sent un voyageur

reprenant possession, après une longue absence, des lieux et des choses auxquels sa vie s'est attachée.

Il avait désormais repris contact avec le monde des siens mais éprouvait soudain le besoin aigu de se retremper, ne fût-ce qu'un court instant dans leur chaleur et leur affection. La préoccupation de retrouver ses compagnons resurgissait aussi alors que la réussite de son échappée n'était plus l'objectif prioritaire. Toutes les bonnes raisons le poussaient à s'assurer d'une retraite temporaire où il pourrait récupérer des forces et renouer peu à peu avec une vie normale même si elle devait se dérouler de manière clandestine comme elle l'était avant son arrestation¹¹.

La demeure d'un collègue de son père, ami de longue date, chaleureux et fidèle, était proche. Là se trouvait sa deuxième famille et c'est vers ce havre où il avait la certitude d'un accueil généreux, qu'il dirigea ses pas. Là il pourrait revoir ses parents dans très peu de temps, quasiment dans l'heure qui suivrait son arrivée. Il hâta le pas tout en tempérant la joie ressentie car il savait les méfaits de la barbarie toujours puissante et les tourments qu'elle pouvait encore imposer avant que d'être elle-même anéantie.

Il approchait du but, sentant le bonheur l'envahir comme une jubilation débordante; il atteignait ici la fin d'un long chemin; même s'il n'avait pas encore achevé toute sa route, il sut qu'il était parvenu à la fin de son échappée.

¹¹ Au moment où Pilule regagne Bruxelles, il souffre d'avitaminose avec un oedème général de carence et une diurèse abondante. La guérison sera tardive. Espérant rejoindre le groupe, il comptait sur son père, membre actif du FI, pour renouer le contact lorsque celui-ci fut arrêté le 4 avril 44. Obligé de changer de planque à quatre reprises, il ne put se joindre à un groupe local MNB que le 1er septembre. Il fit le coup de feu le 2 septembre aux abords de Tours et Taxi. Il put rallier ses anciens compagnons lors de leur arrivée à Namur mais ne sut jamais s'il eut été un bon maquisard.

LES CAMPS D'INTERNEMENT DE WATTEN-ÉPERLECQUES

En 42, Hitler décida de construire dans le Nord/Pas-de-Calais d'immenses blockhaus où seraient installés les armes de représailles contre l'Angleterre et les Etats-Unis (Vergeltungswaffen). Éperlecques, base principale, servirait au lancement des V2; Wizernes, à celui des missiles intercontinentaux A9 et A10 qui devaient être dotés ultérieurement d'ogives nucléaires. Prédefin et Siracourt abriteraient les radars et la logistique. Enfin à Mimoyecques serait implantée dans la roche une batterie de canons géants (127 m de long, 350 km de portée) capables d'atteindre Londres. Toute cette zone côtière ("Zone rouge") était étroitement surveillée par les SS.

La construction en fut confiée à l'Organisation Todt. La main-d'oeuvre française volontaire et requise s'avéra insuffisante pour achever rapidement cet immense complexe. L'autorité militaire pour la Belgique et le nord de la France (général von Falkenhausen) fut chargée de fournir des détenus. En mars 42, 2500 juifs belges composèrent le premier contingent. Ils exécutèrent le défrichage et le terrassement du site d'Éperlecques. Le travail terminé, les juifs épuisés furent renvoyés à Malines puis expédiés immédiatement vers Auschwitz où ils furent gazés.

Pour la construction du bunker, von Falkenhausen fit déporter les détenus belges et français réfractaires ou condamnés à moins d'un an de prison par les tribunaux militaires. Ils furent internés à Watten (camp disciplinaire Mayer-Quade) tandis que les prisonniers slaves étaient concentrés à Éperlecques (Tchammer-u-Osten). En tout approximativement 6000 personnes furent ainsi rassemblées.

Les camps entourés de barbelés non électrifiés étaient placés sous la surveillance non de SS mais de gardes de l'organisation Todt secondés par des collaborateurs français (milice de Darmand) et russes (armée Vlassov).

Les conditions d'hébergement, d'hygiène et de soins pouvaient se comparer à celles des camps de concentration avant 43, c'est-à-dire avant leur surpeuplement. La nourriture bien qu'insuffisante était moins rationnée que dans ceux-ci; la finalité de la détention n'était pas, en effet, l'élimination des prisonniers. Le régime était sévère: appels et contre-appels suivis de 11 heures de travail quotidien, soit au déchargement des péniches et des wagons, soit à l'édification du bunker. A la différence des camps de concentration, les indisciplines ou défaillances n'étaient pas punies de mort mais de châtiments corporels (bastonnade ou nerf de boeuf) et de cachots. On ne pouvait tenter d'évasions que pendant les déplacements nocturnes entre le camp et le chantier ou pendant les bombardements aériens. Tout évadé repris était immédiatement envoyé

bombardement aériens. Tout évadé repris était immédiatement envoyé dans un camp de concentration. La SIPO fit de fréquentes irruptions à Watten pour s'emparer de détenus aux fins d'interrogatoires ou de déportations dans les bagnes nazis.

A partir d'août 43, les sites furent périodiquement bombardés. Le 27 août notamment, une armada de 185 bombardiers américains B27 escortés de nombreux chasseurs, larguèrent plus de 370 tonnes de bombes. Environ 2.000 détenus trouvèrent la mort lors de ce raid.

Au début 44, les prisonniers ayant purgé leur peine ne furent plus relaxés par mesure de sécurité. Le 21 mars 1944 une attaque de la RAF fut particulièrement destructrice. Une torpille pénétra dans un aérat du blockhaus principal, y broyant hommes et matériel précieux. En juin 44, les Allemands abandonnèrent les chantiers et transférèrent les prisonniers vers le camp de Siracourt; certains d'entr'eux furent déportés en Allemagne.

Malgré les centaines de milliers de tonnes de béton et les dizaines de milliers de tonnes d'acier engouties, les bunkers ne furent jamais opérationnels.

[Sources: - Théo Lippe : " La Bosse de béton",
(historique du site de Watten-Eperlecques
- A. Dubois: "Trente ans après", Revue de la Gendarmerie:
1976, n° 64, p.30
- A. Dubois: "Le camp de Watten-Eperlecques", Bulletin de
l'amicale du CC de Neuengamme: 2ème trim.1993, page 8.
- Le blockaus d'Eperlecques: guide de visite du site.
- Témoignages de J. Burniat et R. Franckson, anciens détenus de
Watten]

DU FRONT DE L'INDEPENDANCE-NAMUR AU SERVICE HOTTON

SUR LE TERRAIN EN THIERACHE

Les retrouvailles de Butch devenu Ulysse et d'Arthur Cacheux alias Richard furent chaleureuses et fructueuses.

Arthur Cacheux, licencié en sciences politiques et sociales, échevin socialiste de Frameries avant l'occupation, était un résistant de la première heure. Membre du Service de Renseignements Zéro dès décembre 40, fondateur du Front de l'Indépendance (FI) dans le Borinage en juillet 42, il en était devenu l'un des membres du "triangle de direction" et membre du comité provincial du Hainaut. Le FI avait pour objectif la résistance civile: édition et diffusion de la presse clandestine ainsi que récolte de fonds pour aider les clandestins; cette dernière branche portait le nom de "Solidarité". Suspecté par la SIPO fin juin 43, il avait été envoyé dans les cantons de Beaumont et Chimay comme responsable régional du FI. Homme énergique, doué d'un sens aigu de l'organisation, il avait rapidement construit un réseau pyramidal couvrant, dans la botte du Hainaut, le canton de Chimay et la partie sud de celui de Beaumont et englobant aussi le canton de Couvin, dans la zone limitrophe de la province de Namur. Il était secondé par 3 chefs cantonaux de haute qualité: Fernand Delporte (alias Albert), ingénieur civil, commissaire-voyer¹ à Chimay, Yvon Van Roos (alias Jean), boucher à Rance (Beaumont) et Albert Bastin (alias Roger), chef du ravitaillement à l'Administration communale de Couvin. Chacun d'eux disposait d'une doublure et d'un trésorier. Les cantons se subdivisaient en plusieurs secteurs, selon l'importance de leurs effectifs; les responsables de ces secteurs assuraient les contacts avec les agents locaux disséminés dans les différents villages ou les quartiers des petites villes. En Thiérache, cette organisation avait recruté en 3 mois plus d'une centaine d'adhérents actifs.

¹ responsable cantonal pour la voirie (ponts et chaussées) dépendant de la province.

En dehors de la propagande antinazie et de la presse clandestine, principaux buts de la résistance civile, le FI était confronté en Thiérache au problème majeur d'un afflux, depuis le bassin industriel de la Sambre, d'environ deux à trois cents réfractaires au travail obligatoire en Allemagne. Pour encourager tous ceux qui cherchaient à se soustraire à la déportation et au bombardement des usines allemandes, il fallait pourvoir au logement, au ravitaillement et à l'aide pécuniaire pour eux et leurs familles. La Thiérache, région rurale, comptait de nombreux fermiers sympathisants mais leur capacité d'absorption n'était pas illimitée. Par un entraînement logique, le FI avait été amené à développer une activité de surveillance des collaborateurs et de détection des agents des polices allemandes ainsi que la prise en charge de prisonniers évadés et d'aviateurs tombés dans la région. Richard avait d'ailleurs réussi à établir le contact avec une ligne d'évasion qui assurait l'acheminement des aviateurs recueillis vers l'Angleterre, via la France et l'Espagne.



Fig. 3.
Arthur Cacheux (Richard),
échevin à Frameries.
Fondateur et chef du Front
de l'Indépendance-Namur
(FIN), arrêté le 21 avril 44.

Richard avait pu, en outre, recruter deux partisans: Berty (Oscar Graux) et Jean-Pierre (Lucien Joret), mais ces deux novices isolés n'avaient pu se livrer qu'à des opérations mineures. En fait, malgré son objectif essentiel de résistance civile, une branche action, un bras armé fort et mobile faisait cruellement défaut au FI de la Thiérache. Aussi, Richard avait-il appris avec la plus grande joie, l'arrivée de la Bande à Butch. Sa satisfaction s'accrut

encore lorsque ce dernier lui signala l'existence des autres noyaux de son réseau à Bruxelles, Melreux et Liège ainsi que les possibilités d'intendance que ce 3ème centre possédait grâce à ses complicités dans les magasins de la SNCB à Liège-Lonoz. De ce dépôt d'intendance régionale pouvait parvenir par train jusqu'à la gare de Chimay de quoi satisfaire les besoins les plus impérieux de maquisards vivant en forêt et se dépensant sans compter dans les opérations contre l'ennemi. Des bâches de wagons utilisées comme toitures de cabanes, des chemises et des pantalons ou des salopettes de combat fabriquées dans un atelier de Liège, des chaussures destinées aux cheminots étaient livrées sans problèmes et dans les délais les plus rapides. A ces éléments de confort minimum s'ajoutait la livraison de légumes déshydratés, de sucre, de médicaments et notamment de milliers de comprimés de vitamine C pour pallier la carence en fruits et légumes frais.



Fig. 4.
Albert Bastin (Roger),
employé communal à Couvin.
Chef du Discrit Couvin.
Arrêté le 10 mars 44,
mort dans les bagnes nazis.

De tels ajouts ne pouvaient que favoriser la coopération entre le FI de la Thiérache et le groupe venu de Manhay. Il fut convenu que les deux organisations fusionneraient et que l'action directe serait confiée à Ulysse.

Les premières opérations que Richard lui demanda d'entreprendre visaient le financement, l'intendance et la sécurité. Pour les mener à bien,

Ulysse et ses compagnons devaient, dès le départ, disposer dans leur première base du Lohan d'un minimum de charroi automobile. Grâce à l'intervention d'Albert, chef du canton de Chimay, l'enlèvement d'une traction-avant Citroën appartenant à un collaborateur économique fut opéré. L'épouse du "collabo", ne partageant pas les vues de son époux remit aux maquisards des vêtements et plusieurs couvertures de laines.

LES TIMBRES DE COUVIN

La campagne débuta par l'enlèvement des timbres de ravitaillement de la ville de Couvin. Pour la "Bande", il s'agissait d'une opération de routine; elle fut cependant préparée avec un grand luxe de précautions, afin que la première représentation sur ce nouveau théâtre d'opérations fût un succès.

Le 21 octobre, Roger, responsable du Canton de Couvin, et deux employés communaux travaillaient dans une grande salle au premier étage de l'hôtel de ville de Couvin sur la Grand-Place. Comme chaque mois à pareil moment, ils contrôlaient les quantités de feuilles de ravitaillement qui devaient être distribuées à la population deux jours plus tard; le coffre-fort contenant le stock de timbres avait été ouvert à cette fin. Roger feignait de s'absorber dans sa tâche, mais il était surtout attentif à l'heure et à un éventuel bruit de voiture. A 9 h, moment convenu, une Citroën traction-avant noire, dont la banquette arrière avait été enlevée pour y loger plus d'occupants, stoppa devant l'hôtel de ville. Pendant que Tarras demeurait au volant, moteur en marche, 5 diables jaillirent de la voiture: Kid se rua sur le central téléphonique dont il arracha l'alimentation, Mickey et Sacha, officier d'artillerie russe récemment intégré dans la bande, bloquèrent l'entrée de l'édifice pendant que Spada, Stan et Ulysse, arme au poing, cavalaient dans l'escalier menant au bureau de Roger. Hold-up avec mise en scène classique: Ulysse avait saisi Roger au collet et l'avait brutalisé pour lui faire avouer, fait évidemment connu, que tout le stock se trouvait effectivement dans le bureau. Moins de 2 minutes plus tard, Roger rasséréné, les autres employés et le public médusés voyaient disparaître la voiture emmenant les 6 terroristes et leur précieux butin.

LA CÔTE AU BEURRE

La seconde opération se déroula une semaine plus tard. Elle devait nous rapporter 3 tonnes de beurre et le camion les transportant, véhicule dont nous aurions besoin pour mener l'action suivante. Le directeur de la laiterie de Forges, impliqué dans le scénario, avait veillé à soigner le lavage du beurre afin d'en augmenter la durée de conservation. Le chauffeur du camion,

également complice, avait pour la circonstance fait le plein d'essence d'un véhicule censé rouler au gazogène².

L'interception du camion avait été fixée sur la route de Chimay à Charleroi dans la longue côte entre Robechies et Rance. Le faux camion à gazogène feignait d'ahaner dans la forte pente lorsque la traction-avant lui fit une queue de poisson.

Tarras, Spada et Stan remplacèrent le chauffeur et un passager, également complice, et partirent livrer le beurre à sa destination clandestine: les installations frigorifiques de Charleroi où il fut enregistré sous de faux documents par un directeur, évidemment de mèche. Grâce à ce subterfuge, la camionnette d'un commerçant membre de l'organisation vint régulièrement soutirer de 50 à 100 kg de beurre pour les besoins du maquis jusqu'en juillet 44, moment où le directeur des installations frigorifiques fut dénoncé, arrêté et déporté en Allemagne où il mourut.

Dès que le camion eut dépassé la crête en direction de Rance, Ulysse, Kid et Sacha prirent place dans la traction-avant pour regagner leur base. Alors que la voiture manoeuvrait pour reprendre sa direction initiale, le moteur s'arrêta et refusa de redémarrer. A cet instant, nos terroristes aperçurent 3, 6, 9 puis environ 150 soldats allemands à bicyclette qui amorçaient leur descente vers Chimay en 3 files parallèles. C'était la relève de la garnison venant de Charleroi!

- "Foutre le camp!" s'écria Sacha en saisissant la poignée d'une portière.

- "Ne bouge pas" coupa Ulysse d'un ton impératif.

Les files de cyclistes s'écartèrent et passèrent à gauche et à droite de l'obstacle sans y prêter attention. Après quoi, le moteur daigna répondre au démarreur. Le silence dans la voiture avait été pesant.

Cet épisode burlesque fut rapidement populaire dans la région de Chimay au point que les habitants baptisèrent la côte de Rance "la côte au beurre".

SOUS LE SIGNE DE L'ÉTOILE ROUGE

La troisième opération eut pour théâtre le village de Momignies afin d'y neutraliser le relais d'une fausse ligne d'évasion montée par la police allemande. Sa détection fut l'aboutissement d'une coopération entre plusieurs

² appareil produisant, à partir d'une combustion de bois, un gaz utilisé dans les moteurs de véhicule en lieu et place d'essence.